



SCIENCE ÉCONOMIQUE ET
MÉTHODOLOGIE AUTRICHIENNE

HANS HERMANN HOPPE

HANS-HERMANN HOPPE

SCIENCE ÉCONOMIQUE

ET MÉTHODOLOGIE AUTRICHIENNE

Traduction, introduction et notes
par Stéphane Geyres

Paris, 2019
Institut Coppet

Avant-propos du traducteur

Lorsque l'Institut Coppet m'a contacté pour traduire « l'ESAM » (*Economic Science and Austrian Method / Science Économique et Méthodologie Autrichienne*) de Hans-Hermann Hoppe, j'ai immédiatement accepté, Hoppe étant un auteur dont je trouve la rigueur et la vision extrêmement précieuses, et ce court ouvrage, technique, constituant un apport essentiel aux fondamentaux.

Antérieur, l'ESAM est bien sûr largement moins connu que le célèbre *Democracy, The God That Failed* qui a poussé Hoppe sous les projecteurs libéraux et libertariens. *Democracy* est plutôt politique et stratégique, relativement abordable et proche d'un livre d'histoire, quand l'ESAM relève de la thèse technique, parfois austère et allant dans les détails des notions épistémologiques traitées.

Il y a pourtant bien des parallèles entre les deux livres, qui chacun à sa façon exprime la manière toute propre à Hoppe de venir contester ce qu'on croyait être des évidences. *Democracy* s'attaque au monstre sacré de la démocratie, vue presque partout, y compris chez les libéraux, comme une sorte d'acquis social de la liberté ; ESAM s'attaque à l'empirisme et à la fausse épistémologie des sciences sociales, c'est-à-dire qu'il vient vider de toute substance l'immense volume de travaux en économie *mainstream* ainsi que bien d'autres domaines sous robinets étatiques. *Democracy* remonte l'histoire du XXe siècle et pointe les dégâts liberticides rendus possibles par la démocratie ; ESAM passe en revue un nombre impressionnant d'auteurs qui sur plus de cent ans passés ont contribué à la divergence des sciences et de l'économie. Et bien sûr, dans les deux ouvrages, Hoppe n'hésite pas à faire résistance frontale au politiquement correct et à la faible rigueur du *mainstream*.

Sous l'angle de sa teneur, le texte que vous abordez est très différent. Traitant finement, subtilement d'épistémologie, la science de la science, la « raison pure » comme le titre de

l'œuvre célèbre de Kant, il est à la fois très spécifique et très ambitieux. Ainsi, son propos est de fonder, ou plutôt de refonder, non seulement l'ensemble de la théorie économique autrichienne, ainsi que libertarienne, mais aussi l'ensemble des sciences sociales, telles la sociologie et l'histoire. Centrale, l'importance de l'épistémologie est cruciale comme arme de destruction massive des faux concepts de notre monde.

Sans détailler ici, ce n'est pas l'endroit, mais chacun dispose désormais avec ce texte d'un moyen imparable de remettre à leur juste place anti-scientifique les Piketty de ce monde, que ce soit en « économétrie » bien sûr, mais aussi en climatologie, en écologie et dans la plupart des domaines qui s'intéressent au fonctionnement de l'homme individuellement ou au sein de la société.

Hans-Hermann Hoppe est un germanophone d'origine ; cela le conduit souvent à construire des phrases d'un style caractéristique. Pour un ouvrage d'une autre nature, cela m'aurait conduit à chercher à apporter de la rondeur, voire de la concision ; par exemple en adaptant le rythme et le souffle, pour une lecture plus proche d'une histoire. Or ESAM est avant tout un texte technique, où chaque mot compte, les phrases longues étant longues comme les concepts manipulés. Il m'a semblé donc plus pertinent de veiller à rester aussi près du texte que possible, en veillant cependant à ne pas tomber dans trop de lourdeurs ni trop de mot-à-mot. J'espère que l'équilibre servira le message.

J'ai personnellement pris beaucoup de plaisir à lire, comprendre, mesurer et traduire ce petit livre très important. Ma motivation est largement venue de la possibilité offerte aux francophones de découvrir combien l'économie et les sciences humaines sont souvent éloignées de la science véritable. Je serai heureux si sa lecture vous aura fait avancer dans votre propre compréhension.

Stéphane Geyres,
Traducteur.

PRÉFACE

Ce fut un jour tragique que celui où l'économie, la reine des sciences sociales, adopta les méthodes des sciences naturelles : l'empirisme et le positivisme. Dans le coup de vent subi par la pensée économique, cette mutation advint — non par hasard — à peu près au moment même où intellectuels et politiciens en vinrent à croire à l'efficacité de la planification étatique. Malgré leurs échecs, les deux doctrines demeurent des croyances athées ancrées dans notre époque. Dans cet essai extraordinaire, Hans-Hermann Hoppe prolonge l'argument de Ludwig von Mises selon lequel les méthodes associées aux sciences naturelles ne peuvent être exploitées avec succès pour la théorie économique. Le Professeur Hoppe plaide alors pour l'existence d'une connaissance *a priori*, pour la validité de la pure théorie, pour l'emploi de la logique déductive, l'implacabilité des lois économiques et l'idée que la science économique n'est qu'une partie de la praxéologie, discipline plus vaste : la science de l'action humaine. Pour espérer s'affranchir des hypothèses erronées posant qu'ils pourraient prédire avec précision l'avenir et, par conséquent, que l'État pourrait planifier l'économie mieux que le marché, les économistes devront reconsidérer des erreurs méthodologiques plus fondamentales. Quand cela arrivera, le Professeur Hoppe, le plus remarquable praxéologue en activité de nos jours, aura joué un rôle incontournable.

Llewellyn H. Rockwell, Jr.
Ludwig von Mises Institute

PRAXÉOLOGIE ET SCIENCE ÉCONOMIQUE

I

Il est bien connu que les « Autrichiens » sont en désaccord avec d'autres écoles de pensée économique, telles que les Keynésiens, les Monétaristes, les adeptes du Choix Public (*Public Choice*), les Historicistes, les Institutionnalistes et les Marxistes.¹ Le désaccord devient manifeste, bien sûr, s'agissant de la politique économique et des propositions de politique économique. Il existe aussi parfois une alliance entre les Autrichiens et, en particulier, les « Chicago Boys » et les « Choix Public ». Ludwig von Mises, Murray N. Rothbard, Milton Friedman et James Buchanan, pour donner quelques noms, sont souvent associés pour leurs efforts à défendre l'économie de libre marché contre ses détracteurs « *liberals* » (NdT. Synonyme de « gauchiste » en américain.) et socialistes.

Néanmoins, aussi importants que puissent être ces accords ponctuels pour des raisons tactiques ou stratégiques, ils ne peuvent être que superficiels, car ils dissimulent des différences réellement fondamentales entre l'École Autrichienne, telle que représentée par Mises et Rothbard, et tous les autres. La différence « racine », celle dont tous les désaccords au niveau de la théorie économique et de la politique économique viennent — des désaccords par exemple concernant le bien-fondé de l'étalon-or face à la monnaie fiduciaire, la banque libre face aux banques centrales, les conséquences des marchés sur le social face à l'action de l'État, le capitalisme face au socialisme, la théorie de l'intérêt et du cycle écono-

¹ Les deux premiers essais sont tirés de deux discours donnés au *Ludwig von Mises Institute* durant la « Conférence Formatrice Avancée en Économie Autrichienne » (“*Advanced Instructional Conference on Austrian Economics*”), 21-27 juin 1987. Le troisième essai est repris de « Économie et Éthique de la Propriété Privée » (“*The Economics and Ethics of Private Property*”) (Kluwer Academic Publishers, 1993), pp. 141-64.

mique, etc. — tient à la réponse à la toute première question que tout économiste doit poser : quel est l'objet de l'économie, et quels types de propositions sont les théorèmes économiques ?

La réponse que donne Mises est que l'économie est la science de l'action humaine. En soi, cela peut ne pas sembler sujet à controverse. Pourtant, Mises dit ceci de la science économique : ²

Ses déclarations et propositions ne sont pas tirées de l'expérience. Elles existent, comme celles de la logique et des mathématiques, a priori. Elles ne sont pas soumises à la vérification et à la réfutation sur la base de l'expérience et des faits. Elles sont à la fois logiquement et temporellement antécédentes à toute compréhension de faits historiques. Elles sont une condition nécessaire de toute compréhension intellectuelle des événements historiques.³

Afin de souligner le statut de l'économie comme science pure, science qui a plus en commun avec une discipline comme la logique appliquée qu'avec, par exemple, les sciences naturelles empiriques, Mises propose le terme de « praxéologie » (la logique de l'action) pour la branche de la connaissance caractérisée par l'économie.⁴

² NdT : En anglais, le mot « action » a un sens entre la décision d'agir et le geste lui-même, mais plus proche de la décision. Dans cet ouvrage et dans l'œuvre de Mises et de Hoppe, c'est très souvent la décision, manifestée par le geste, qui importe et qui témoigne du lien avec la pensée et la connaissance, sens important dans le présent ouvrage. Comme le livre de Mises, *Human Action*, a été traduit sous le titre de « L'Action Humaine », la même traduction a été reprise ici, préférant « action » et masquant ainsi la décision. Mais il est essentiel de se souvenir du sens proche de « décider » pour bien suivre les raisonnements.

³ Ludwig von Mises, « L'Action Humaine », (*"Human Action"*) (Chicago : Henry Regnery, 1966), p. 32.

⁴ Le travail méthodologique de Mises se trouve principalement dans son « Problèmes Épistémologiques de l'Économie » (*"Epistemological Problems of Economics"*) (New York : New York University Press, 1981) ; dans « Théorie et Histoire » (*"Theory and History"*) (Washington, D.C. : Ludwig von Mises Institute, 1985) ; dans « Les Fondements Ultimes de la Science Économique » (*"The Ultimate Foundation of Economic Science"*) (Kansas City, Kans. :

C'est cette appréciation de l'économie comme une science *a priori*, une science dont les propositions reposent sur une justification logique rigoureuse, qui distingue les autrichiens, ou plus précisément les « misessiens », de toutes les autres écoles économiques actuelles. Toutes les autres conçoivent l'économie comme une science empirique, comme une science analogue à la physique, qui développe des hypothèses exigeant des tests empiriques en continu. Et elles considèrent toutes comme dogmatique et non-scientifique la thèse de Mises voyant les théorèmes économiques — telle la loi de l'utilité marginale ou la loi des rendements, ou la théorie de l'intérêt et la théorie autrichienne du cycle économique — comme pouvant être définitivement démontrés, au point qu'il soit manifestement contradictoire de nier leur validité.

Le point de vue de Mark Blaug, amplement représentatif de la pensée méthodologique dominante, illustre cette opposition presque universelle à la démarche autrichienne. Blaug dit de Mises que « *Ses écrits sur les fondements de la science économique sont si acariâtres et excentriques qu'on ne peut que se demander s'ils ont été pris au sérieux par quiconque.* »⁵

Blaug ne fournit pas le moindre argument pour justifier son indignation. Son chapitre sur la démarche autrichienne termine simplement sur cette déclaration. Se pourrait-il que le rejet par Blaug et par d'autres de l'apriorisme de Mises soit motivé par la crainte que les normes de rigueur argumentative, qu'une méthodologie aprioriste implique, s'avèrent trop exigeantes pour eux ?⁶

Sheed Andrews et McMeel, 1978) ; et dans « L'Action Humaine » (*“Human Action”*), partie I.

⁵ Mark Blaug, « La Méthodologie de l'Économie » (*“The Methodology of Economics”*) (Cambridge : Cambridge University Press, 1980), p. 93 ; pour une déclaration d'indignation similaire, voir Paul Samuelson, « Articles Scientifiques Choisis » (*“Collected Scientific Papers”*), vol. 3 (Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1972), p. 761.

⁶ Un autre critique important de la praxéologie est Terence W. Hutchison, dans « La Signification et les Postulats de Base de la Théorie Économique » (*“The Significance and Basic Postulates of Economic Theory”*) (Londres : Macmillan, 1938). Hutchison, adepte comme Blaug de la variante poppérienne de

Comment Mises en est-il arrivé à caractériser l'économie comme science *a priori* ? Pour un lecteur actuel, il pourrait être surprenant de lire que Mises ne voyait pas de désaccord entre sa conception et la vision dominante ayant cours au début du XXe siècle. Mises ne souhaitait pas suggérer ce que les économistes devraient faire, au lieu de ce qu'ils faisaient réellement. Plutôt, il vit sa contribution comme celle d'un philosophe de l'économie, systématisant et rendant explicite ce que l'économie est vraiment et comment elle avait été implicitement conçue par presque tous ceux se faisant appeler « économistes ».

Et c'est en effet le cas. En donnant une explication méthodique de ce qui avant lui n'était qu'un savoir implicite et non-dit, Mises introduisit quelques distinctions de concepts et de terminologie restées auparavant peu claires et peu familières, au moins pour le monde anglophone. Mais sa position sur le statut de l'économie était finalement en plein accord

l'empirisme, devint depuis beaucoup moins enthousiaste envers l'idée de faire progresser l'économie selon des principes empiristes (voir par exemple « Connaissance et Ignorance en Économie » (“*Knowledge and Ignorance in Economics*”) [Chicago, University of Chicago Press, 1977] et « Politique et Philosophie de l'Économie » (“*The Politics and Philosophy of Economics*”) [New York : New York University Press, 1981]), pourtant il ne voit toujours aucune alternative au falsificationnisme de Popper. Une position et un développement assez similaires à ceux de Hutchison se trouvent chez H. Albert (voir son ancien « Sociologie du Marché et Logique de Décision » („*Marktsociologie und Entscheidungslogik*“) (Neuwied : 1967)). Pour une critique de la position empiriste, voir Hans-Hermann Hoppe, « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale. Études des Fondements de la Sociologie et de l'Économie » („*Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung. Untersuchungen zur Grundlegung von Soziologie und Ökonomie*“) (Opladen : 1983) ; « La Recherche Fondée sur des Principes scientifiques causaux est-elle possible en Sciences sociales ? » (“*Is Research Based on Causal Scientific Principles Possible in the Social Sciences?*”) *Ratio* 25, n° 1 (1983) ; « À la Défense du Rationalisme Extrême » (“*In Defense of Extreme Rationalism*”), *Review of Austrian Economics* 3 (1988) ; « Sur la Praxéologie et les Fondements Praxéologiques de l'Épistémologie et de l'Éthique » (“*On Praxeology and the Praxeological Foundations of Epistemology and Ethics*”), in Llewellyn H. Rockwell, Jr., éd. ; « La Signification de Ludwig von Mises » (“*The Meaning of Ludwig von Mises*”) (Auburn, Ala. : *Ludwig von Mises Institute*, 1989).

avec l'orthodoxie d'alors à ce sujet. S'ils n'utilisaient pas le terme « *a priori* », des économistes comme Jean-Baptiste Say, Nassau Senior et John E. Cairnes, par exemple, décrivaient l'économie de façon fort similaire.

Say écrit : « Un traité d'économie politique se réduira alors à un petit nombre de principes, qu'on n'aura pas même besoin d'appuyer de preuves, parce qu'ils ne seront que l'énoncé de ce que tout le monde saura, arrangé dans un ordre convenable pour en saisir l'ensemble et les rapports. » Et : « L'économie politique ... est établie sur des fondements inébranlables, du moment que les principes qui lui servent de base sont des déductions rigoureuses de faits généraux incontestables. »⁷

Selon Nassau Senior, « les hypothèses économiques comptent quelques propositions générales, des résultats d'observations, ou de conscience, à peine nécessitant preuve ou même déclaration formelle, que presque tout homme, dès qu'il les entend, admet comme familiers à ses pensées, ou du moins comme part de ses connaissances d'avant ; et ses déductions sont presque aussi générales, et, s'il a raisonné convenablement, aussi certaines que ses hypothèses. » Et les économistes devraient être « conscients que la science dépend plus du raisonnement que de l'observation, et que sa principale difficulté ne consiste pas dans la constatation des faits, mais dans l'usage de ses termes. »⁸

Et John E. Cairnes remarque qu'alors que « l'humanité n'a aucune connaissance directe des principes physiques ultimes » ... « l'économiste débute avec une connaissance des causes ultimes. » ... « On peut donc considérer que dès le début de ses recherches, l'économiste est déjà en possession des principes de fond régissant les phénomènes objets de son

⁷ Jean-Baptiste Say, « Traité d'Économie Politique » (*Treatise on Political Economy*) (New York : Augustus Kelley, [1880] 1964), p. xx, xxvi.

⁸ Nassau Senior, « Un Survol de la Science de l'Économie Politique » (*An Outline of the Science of Political Economy*) (New York : Augustus Kelley, [1836] 1965), pp. 2-3, 5.

étude ; principes dont la découverte lors de l'étude physique constitue pour le chercheur sa tâche la plus ardue. » « La conjecture [en économie] serait manifestement hors sujet, dans la mesure où nous avons dans notre conscience et dans le témoignage de nos sens ... la preuve directe et aisée de ce que nous désirons savoir : ainsi en Économie Politique, l'hypothèse n'est jamais prise comme aide à la découverte des causes et des lois ultimes. »⁹

Les prédécesseurs de Mises, Menger, Bohm-Bawerk et Wieser, ont les mêmes vues : eux aussi décrivent l'économie comme une discipline dont les propositions peuvent — contrairement à celles des sciences naturelles — avoir une justification définitive. À nouveau cependant, ils le font sans la terminologie que Mises emploie.¹⁰

Et pour finir, la caractérisation épistémologique de l'économie faite par Mises était aussi considérée très orthodoxe — et non pas 'excentrique', comme disait Blaug — après avoir été explicitement formulée par Mises. Le livre de Lionel Rob-

⁹ John E. Cairnes, « Le Caractère et la Méthode Logique de l'Économie Politique » (*"The Character and Logical Method of Political Economy"*) (New York : Augustus Kelley, 1965), p. 83,87, 89-90,95-96.

¹⁰ Voir Carl Menger, « Études sur les Méthodes des Sciences Sociales » (*„Untersuchungen über die Methoden der Sozialwissenschaften“*) (Leipzig : 1883) ; idem, « Les Erreurs de l'Historicisme dans l'Économie Nationale Allemande » (*„Die Irrtümer des Historismus in der Deutschen Nationalökonomie“*) (Vienne : 1884) ; Eugen von Bohm-Bawerk, *Schriften*, E. X. Weiss, éd. (Vienne : 1924) ; Friedrich von Wieser, « Thème de l'Économie Sociale » (*„Theme der gesellschaftlichen Wirtschaft“*) (Tübingen : 1914) ; idem, « Sélection d'Essais » (*„Gesammelte Abhandlungen“*) (Tübingen : 1929). Pour la critique par Mises de ses prédécesseurs, voir ses « Problèmes Épistémologiques de l'Économie » (*"Epistemological Problems of Economics"*), pp. 17-22. Le terme « *a priori* » en lien avec les théorèmes économiques est également utilisé par Frank H. Knight ; ses écrits méthodologiques manquent cependant de rigueur méthodique. Voir son « Qu'est-ce que la Vérité en Économie » (*"What Is Truth in Economics"*), dans Knight, « Sur l'Histoire et la Méthode de l'Économie » (*"On the History and Method of Economics"*) (Chicago : University of Chicago Press, 1956) ; et ses « Limites de la Méthode Scientifique en Économie » (*"The Limitations of Scientific Method in Economics"*), dans Knight, « L'Éthique de la Concurrence » (*"The Ethics of Competition"*) (Chicago : University of Chicago Press, 1935).

bins, « La Nature et la Signification de la Science Économique » (*“The Nature and Significance of Economic Science”*), paru en 1932, n’est autre qu’une reprise édulcorée de la description donnée par Mises de l’économie comme praxéologie. Pourtant, la gente économiste respecta ce texte comme son étoile-guide méthodologique pendant près de vingt ans.

En fait, Robbins, dans sa Préface, met explicitement Mises en avant comme la plus importante source de sa propre position méthodologique. Et Mises et Richard von Strigl — dont la position est en gros indiscernable de celle de Mises¹¹ — sont cités avec égards plus souvent que quiconque dans le texte.¹²

Pourtant, aussi éclairant que tout cela puisse être sur la situation actuelle, ce n’est là qu’histoire. Quel fut en résumé l’argument des économistes classiques posant leur science comme différente des sciences naturelles ? Et que voir derrière la reconstruction explicite que fit Mises de cette différence, celle entre une science *a priori* et une science *a posteriori* ? Ce fut de reconnaître que le processus de validation — le processus pour découvrir si une proposition est vraie ou non — est différent entre un domaine d’étude et l’autre.

¹¹ Richard von Strigl, « Les Catégories Économiques et l’Organisation de l’Économie » (*„Die ökonomischen Kategorien und die Organisation der Wirtschaft“*) (Iéna : 1923).

¹² Il peut être utile de mentionner que la position méthodologique de Robbins, tout comme celle de Friedrich A. Hayek, devint de moins en moins misessienne avec le temps, surtout sous l’influence de Karl R. Popper, leur collègue à la *London School of Economics*. Voir sur ce Lionel Robbins, « Une Autobiographie d’un Économiste » (*“An Autobiography of an Economist”*) (Londres : Macmillan, 1976) ; le désaccord de Hayek avec l’idée de praxéologie de Mises fut le plus récemment réaffirmé dans son « Introduction » (*„Einleitung“*) aux « Mémoires » (*„Erinnerungen“*) de Ludwig von Mises (Stuttgart : 1978). Le propre avis, entièrement négatif, de Mises envers Popper se trouve dans son « Les Fondements Ultimes de la Science Économique » (*“The Ultimate Foundation of Economic Science”*), p. 70. À l’appui de ce verdict, voir également Hans-H. Hoppe, « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » (*„Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung“*) (Opladen : Westdeutscher Verlag, 1983), p. 48-49.

Observons d'abord brièvement les sciences naturelles. Comment anticiper les conséquences si on soumet un matériau naturel à des essais spécifiés, disons si on le mélange à un autre type de matériau ? Clairement, on ne sait pas avant d'essayer vraiment et d'observer ce qui arrive. On peut faire une prédiction, bien sûr, mais elle n'est qu'hypothétique et il faut des observations pour voir si on a raison ou tort.

De plus, même si on observe un résultat manifeste, disons que le mélange des deux matériaux conduit à une explosion, peut-on alors être sûr qu'un tel résultat se produira invariablement à chaque mélange de ces mêmes matériaux ? À nouveau, la réponse est 'non'. Les prédictions resteront, et indéfiniment, hypothétiques. Il est possible qu'une explosion n'ait lieu qu'avec certaines autres conditions — A, B et C — remplies. On ne peut découvrir si c'est le cas et quelles sont ces autres conditions qu'en se lançant dans un processus d'essais et d'erreurs sans fin. Cela permet d'améliorer progressivement les connaissances liées au champ d'applications de la prédiction hypothétique originale.

Passons ensuite à quelques propositions économiques typiques. Envisagez le processus de validation d'une proposition telle que celle-ci : chaque fois que deux personnes A et B se lancent dans un échange volontaire, il est sûr que toutes deux s'attendent à en tirer profit. Et il faut que leurs ordres de préférence envers les biens et services échangés soient inversés, de sorte que A valorise davantage ce qu'il reçoit de B que ce qu'il lui donne, et que B valorise les mêmes choses dans l'autre sens.

Ou envisagez ceci : toute fois qu'un échange n'est pas volontaire, mais forcé, l'un en profite au détriment de l'autre.

Ou la loi de l'utilité marginale : chaque fois que la quantité d'un bien augmente d'une unité additionnelle, pourvu que chaque unité soit vue comme d'égale utilité par la personne, la valeur estimée de cette unité est moindre. Car cette unité additionnelle ne peut être employée que comme moyen d'atteindre un but jugé de moindre valeur que le but de moindre valeur satisfait par une unité de ce bien si la quantité était inférieure d'une unité.

Ou prenons la loi ricardienne d'association : soit deux producteurs ; si A est plus productif que B dans la production de deux types de biens, ils peuvent encore se lancer dans une division du travail mutuellement bénéfique. C'est parce que la productivité physique globale est plus élevée si A se spécialise dans la production d'un bien qu'il peut produire le plus efficacement plutôt que si A et B produisent chacun les deux biens séparément et indépendamment.

Ou comme autre exemple : toute fois que des lois de salaire minimum sont appliquées, exigeant des salaires plus élevés que ceux existant sur le marché, un chômage involontaire en résulte.

Ou comme dernier exemple : chaque fois que la quantité de monnaie est augmentée alors que la demande de monnaie gardée en réserve de liquide reste inchangée, le pouvoir d'achat de la monnaie baissera.

Pour de telles propositions, le processus de validation destiné à les classer comme vraies ou fausses est-il du même type que celui destiné à classer une proposition des sciences naturelles ? Ces propositions sont-elles hypothétiques dans le même sens qu'une proposition sur les effets du mélange de deux types de matériaux naturels ? Doit-on vérifier en continu ces propositions économiques face aux observations ? Et cela exige-t-il un processus d'essais et d'erreurs sans fin afin de trouver le champ d'application de ces propositions et d'améliorer peu à peu nos connaissances, comme on le vit faire chez les sciences naturelles ?

Il semble assez évident — sauf pour la plupart des économistes depuis quarante ans — que la réponse à ces questions est claire et sans ambiguïté : non. Qu'il soit sûr que A et B espèrent tirer profit et qu'ils aient des ordres de préférence inversés découle de notre compréhension de ce qu'est un échange. Et il en va de même quant aux conséquences d'un échange contraint. Il est inconcevable que les choses puissent un jour en aller autrement : c'était vrai il y a un million d'années et ça le sera dans un million d'années. Et le champ d'application de ces propositions est clair lui aussi une fois pour toutes : elles sont vraies dès qu'il s'agit d'un échange

volontaire ou d'un échange contraint, et voilà tout ce qui peut en être dit.

Il n'y a pas de différence face aux autres exemples donnés. Que l'utilité marginale des unités additionnelles de biens homogènes doive baisser découle de l'affirmation incontestable que toute personne agissant préfère toujours ce qui la satisfait davantage à ce qui la satisfait moins. Il est juste absurde de penser que des essais continus sont nécessaires pour établir une telle proposition.

La loi ricardienne d'association, complétée d'une clarification définitive de son champ d'application, découle elle aussi logiquement de l'existence même de la situation décrite. Si A et B diffèrent comme décrit et qu'ainsi il existe un taux de conversion technologique pour les biens produits (un tel taux pour A et un pour B), alors s'ils se lancent dans une division du travail selon la loi, la production physique résultante doit être supérieure à ce qu'elle serait autrement. Toute autre conclusion est logiquement erronée.

Il en va de même des effets des lois pour un salaire minimum ou de l'augmentation de la quantité de monnaie. L'augmentation du chômage et la baisse du pouvoir d'achat de la monnaie sont des suites logiquement contenues dans la description même de la condition initiale exprimée par la proposition donnée. En fait, il est absurde de considérer ces prédictions comme hypothétiques et de penser que leur validité ne peut être établie indépendamment de l'observation, c'est-à-dire sans essayer réellement les lois sur le salaire minimum et sans imprimer plus de monnaie et ensuite observer ce qui se passe.

Pour utiliser une analogie, c'est comme si on voulait établir le théorème de Pythagore en mesurant vraiment les côtés et les angles des triangles. De même que quiconque critiquerait un tel projet, ne doit-on pas dire que penser que les propositions économiques devraient être vérifiées empiriquement est signe de totale confusion intellectuelle ?

Mais Mises ne se limite en aucune façon à remarquer cette différence somme toute évidente entre l'économie et les sciences empiriques. Il nous fait comprendre la nature de

cette différence et explique comment et pourquoi une discipline aussi unique que l'économie, qui renseigne sur la réalité sans exiger d'observations, peut simplement exister. C'est ce résultat de Mises qui ne saurait être surestimé.

Pour mieux comprendre son explication, nous devons faire une excursion chez la philosophie ; ou plus précisément, chez la philosophie de la connaissance : l'épistémologie. En particulier, nous devons examiner l'épistémologie d'Emmanuel Kant, qu'il a élaborée le plus complètement dans sa « Critique de la Raison Pure ». L'idée qu'a Mises de la praxéologie est clairement influencée par Kant. Cela ne veut pas dire que Mises est un kantien pur et simple. En fait, comme je le soulignerai plus loin, Mises porte l'épistémologie kantienne au-delà du point où Kant lui-même l'a laissée. Mises améliore la philosophie kantienne d'une manière complètement ignorée et méconnue des philosophes kantien orthodoxes à ce jour. Néanmoins, Mises reprend de Kant ses catégories conceptuelles et terminologiques centrales ainsi que quelques éclairages kantien fondamentaux sur la nature de la connaissance humaine. Tournons-nous donc vers Kant.

Kant, au sein de sa critique de l'empirisme classique, en particulier celui de David Hume, développa l'idée que toutes nos propositions peuvent être classées selon deux cas : d'un côté, elles sont analytiques ou synthétiques ; d'un autre côté, elles sont *a priori* ou *a posteriori*. Le sens de ces catégories est en bref le suivant. Une proposition est analytique lorsque les moyens de la logique formelle suffisent pour la savoir vraie ou non ; sinon, la proposition est synthétique. Et une proposition est dite *a posteriori* lorsque l'observation est nécessaire pour établir sa vérité, ou du moins la confirmer. Si l'observation n'est pas nécessaire, la proposition est dite *a priori*.

La marque caractéristique de la philosophie kantienne tient à l'affirmation que des propositions synthétiques *a priori* vraies existent — et c'est parce que Mises souscrit à cette thèse qu'on peut le qualifier de kantien. Les propositions synthétiques *a priori* sont celles dont la valeur de vérité peut être définitivement établie, même si, pour ce faire, les moyens

de la logique formelle ne sont pas suffisants (quoi que nécessaires) et les observations sont inutiles.

Selon Kant, les mathématiques et la géométrie apportent des exemples de propositions synthétiques *a priori* vraies. Mais il pense aussi d'une proposition telle que le principe général de causalité, c'est-à-dire l'affirmation qu'il existe des causes opératoires invariantes dans le temps et que tout événement est part d'un réseau de telles causes, qu'elle est une proposition synthétique *a priori* vraie.

Je ne peux entrer dans plus de détails ici pour expliquer comment Kant justifie ce point.¹³ Quelques remarques devront suffire. En premier, comment la vérité de telles propositions est-elle déduite, si la logique formelle n'est pas suffisante et si les observations sont inutiles ? Kant répond que la vérité découle d'axiomes tangibles, évidents par eux-mêmes.

Qu'est-ce qui fait que ces axiomes vont ainsi de soi ? Ce n'est pas parce qu'ils vont de soi au sens psychologique, répond Kant, auquel cas nous en serions immédiatement conscients. Au contraire, insiste Kant, il est d'ordinaire bien plus pénible de découvrir de tels axiomes que de découvrir quelque vérité empirique telle que « les feuilles des arbres sont vertes ». Ils vont de soi parce qu'on ne peut pas nier leur vérité sans se contredire ; c'est-à-dire, en essayant de les nier, on admettrait en fait implicitement leur vérité.

Comment trouve-t-on de tels axiomes ? En réfléchissant sur soi-même, nous dit Kant, en se comprenant comme sujet connaissant. Et ce fait — que la vérité des propositions synthétiques *a priori* découle *in fine* d'une expérience interne, issue de la réflexion — explique aussi pourquoi il est possible que de telles propositions aient le statut de comprises comme nécessairement vraies. L'expérience de l'observation ne peut

¹³ Une interprétation et justification brillante de l'épistémologie *a prioriste* de Kant se trouve dans F.Kambartel, « Expérience et Structure. Briques pour une Critique de l'Empirisme et du Formalisme » („*Erfahrung und Struktur. Bausteine zu einer Kritik des Empirismus und Formalismus*“) (Francfort/M. : 1968), spécialement le chapitre 3 ; voir aussi Hans-Hermann Hoppe, « Agir et Reconnaître » („*Handeln und Erkennen*“) (Berne : 1976).

révéler les choses que telles qu'elles se trouvent ; rien n'y indique pourquoi les choses doivent être comme elles sont. À l'inverse, cependant, écrit Kant, notre raison peut comprendre ces choses « *qu'elle a elle-même produites selon sa propre conception* » comme étant nécessairement ce qu'elles sont.¹⁴

En tout cela, Mises suit Kant. Pourtant, comme dit plus tôt, Mises apporte un autre éclairage fort important, que Kant n'avait que vaguement entrevu. Le kantisme a été l'objet d'une querelle classique, reprochant à cette philosophie d'impliquer une sorte d'idéalisme. Car si, comme Kant le voit, les propositions synthétiques *a priori* vraies sont des propositions sur le fonctionnement de notre esprit et doivent par nécessité se tenir, comment peut-on expliquer la correspondance à la réalité de telles catégories mentales ? Comment peut-on expliquer, par exemple, que la réalité se conforme au principe de causalité si ce principe doit être compris comme celui auquel le fonctionnement de notre esprit doit se conformer ? Ne faut-il pas faire l'hypothèse idéaliste absurde que cela n'est possible que si la réalité avait en fait été créée par l'esprit ? Pour ne pas être mal compris, je ne pense pas qu'une telle critique du kantisme soit justifiée.¹⁵ Et pourtant, par certaines

¹⁴ Emmanuel Kant, « Critique de la Raison Pure », (*„Kritik der reinen Vernunft“*), in Kant, « Œuvres » (*„Werke“*), vol. 2, W. Weischedel, ed. (Wiesbaden : 1956), p. 23.

¹⁵ Voir en particulier le travail de F. Kambartel cité à la note 13 ; l'interprétation de Kant donnée par le biologiste-éthologue K. Lorenz est aussi instructive, « La Vision du Monde de la Science du Comportement » (*„Vom Weltbild des Verhaltensforschers“*) (Munich : 1964) ; idem, « L'Arrière du Miroir. Tentative d'Histoire Naturelle de la Cognition Humaine » (*„Die Rückseite des Spiegels. Versuch einer Naturgeschichte menschlichen Erkennens“*) (Munich : 1973). Parmi certains adeptes des autrichiens, l'interprétation de Kant par Ayn Rand (voir, par exemple, son « Introduction à l'Épistémologie Objectiviste » (*“Introduction to Objectivist Epistemology”*) (New York : New American Library, 1979) ou « Pour le Nouvel Intellectuel » (*“For the New Intellectual”*) (New York : Random House, 1961) jouit d'une grande popularité. Son interprétation, chargée de déclarations dénonciatrices radicales, se caractérise cependant par l'absence totale de toute documentation interprétative. Voir, sur l'ignorance arrogante de Rand envers Kant, B. Goldberg,

de ses tournures, Kant a sans aucun doute donné un certain crédit à cette accusation.

Examinons par exemple cette déclaration programmatique de son cru : « Jusqu'ici, on a supposé que notre connaissance devait se conformer à la réalité observée » ; au contraire, on devrait supposer que « la réalité qu'on observe se conforme à notre connaissance. »¹⁶

Mises apporte la solution à ce défi. Il est vrai, comme le dit Kant, que les propositions synthétiques *a priori* vraies sont fondées sur des axiomes allant de soi, et que ces axiomes doivent être compris par la réflexion sur soi-même et non comme « observables » en un sens quelconque. Il convient cependant d'aller plus loin. Il s'agit de reconnaître que de telles vérités nécessaires ne sont pas de simples catégories de l'esprit, mais que l'esprit est celui de personnes agissantes. Il faut comprendre les catégories mentales comme reposant *in fine* sur des catégories d'action. Et dès lors, tous les soupçons d'idéalisme disparaissent aussitôt. À l'opposé, une épistémologie affirmant l'existence de propositions synthétiques *a priori* vraies devient une épistémologie réaliste. Comme elle repose *in fine* sur des catégories d'action, le fossé est comblé entre mental et monde réel, extérieur et physique. Parce que liées à l'action, les catégories doivent être des choses mentales autant que des caractéristiques de la réalité. Car c'est par les actions que l'esprit et la réalité entrent en contact.

Kant avait fait allusion à cette solution. Il pensait que les mathématiques, par exemple, devaient être fondées sur notre connaissance de la signification de la répétition, des opérations répétitives. Et il réalisa aussi, ne serait-ce que vaguement, que le principe de causalité est impliqué par notre compréhension de ce que l'action est, et signifie.¹⁷

« 'Pour le Nouvel Intellectuel' d'Ayn Rand » (« *Ayn Rand's 'For the New Intellectual'* »), *New Individualist Review* 1, n° 3 (1961).

¹⁶ NdT : Le texte original inclut à cet endroit un renvoi vers une note de bas de page dont le texte n'est donné nulle part.

¹⁷ Pour des interprétations kantienne des mathématiques, voir H. Dingler, « Philosophie de la Logique et des Mathématiques » („*Philosophie der Logik*

Cependant, c'est Mises qui porte cet éclairage au premier plan : la causalité, se rend-il compte, est une catégorie de l'action. Agir veut dire intervenir plus tôt dans le temps afin de produire quelque résultat ultérieur, et ainsi chaque acteur doit présumer l'existence de causes opérant constamment. La causalité est une précondition de l'action, comme le dit Mises.

Mais Mises n'est pas, comme Kant, intéressé par l'épistémologie en soi. Par sa réalisation que l'action est le pont entre l'esprit et la réalité extérieure, il a trouvé une solution au problème kantien du comment des propositions synthétiques *a priori* vraies peuvent être possibles. Et il a offert quelques concepts extrêmement précieux quant au fondement ultime d'autres propositions épistémologiques centrales en marge du principe de causalité, telle la loi de la contradiction comme pierre angulaire de la logique. Et il a ainsi ouvert une voie à de futures recherches philosophiques qui, à ma connaissance, ont à peine été entamées. Pour autant, la matière de Mises est l'économie, et je vais donc devoir régler le problème de l'explication plus en détail du principe de causalité comme proposition vraie *a priori*.¹⁸

Non seulement Mises reconnaît que l'épistémologie repose indirectement sur notre connaissance de l'action par réflexion, et peut ainsi prétendre affirmer du vrai *a priori* sur la réalité, mais que l'économie de même et ceci de manière bien plus directe. Les propositions économiques découlent direc-

und Mathematik“) (Munich : 1931) ; Paul Lorenzen, « Introduction à la Logique Opérationnelle et aux Mathématiques » („*Einführung in die operative Logik und Mathematik*“) (Francfort/M. : 1970) ; Ludwig Wittgenstein, « Remarques sur les Fondements des Mathématiques » (“*Remarks on the Foundations of Mathematics*“) (Cambridge, Mass. : M.I.T. Press, 1978) ; voir aussi Kambartel, « Expérience et Structure » („*Erfahrung und Struktur*“), pp. 118-22 ; pour une interprétation inhabituellement prudente et méticuleuse du kantianisme du point de vue de la physique moderne, voir P. Mittelstaedt, « Problème Philosophique de la Physique Moderne » („*Philosophische Probleme der Modernen Physik*“) (Mannheim : 1967).

¹⁸ Pour des considérations plus poussées sur ces sujets, voir Hoppe « À la Défense du Rationalisme Extrême » (“*In Defense of Extreme Rationalism*“).

tement de notre savoir issu de l'action réfléchie ; et le statut de ces propositions comme déclarations vraies *a priori* envers le réel découle de notre compréhension de ce que Mises dénomme « *l'axiome de l'action* ».

Cet axiome, l'affirmation que les humains agissent, répond précisément aux exigences d'une proposition synthétique *a priori* vraie. On ne peut pas nier que cette proposition soit vraie, puisque son déni devrait être catégorisé comme action — et donc la vérité de l'affirmation ne peut littéralement pas être évitée. Et l'axiome n'est pas non plus tiré de l'observation — il n'y a que des gestes corporels à observer, mais aucune décision palpable — mais au contraire provient d'une compréhension réfléchie.

De plus, comme chose devant être comprise plutôt qu'observée, cela reste du savoir sur la réalité ; cela parce que les distinctions conceptuelles impliquées dans cette compréhension ne sont autres que les catégories employées dans l'interaction de l'esprit avec le monde physique au moyen de son propre corps physique. Et l'axiome de l'action dans toutes ses implications ne va certainement pas de soi au sens psychologique, bien qu'une fois explicité, il peut être compris comme une proposition indéniablement vraie traitant du réel et de l'existant.¹⁹

Clairement, il n'est pas psychologiquement évident ni est-il observable qu'à chaque action l'acteur poursuit un but ; et quelque le but puisse être, le fait que l'acteur le poursuive révèle que celui-ci lui attache une valeur relativement supérieure à tout autre but d'action qu'il pourrait imaginer en début d'action.

Il n'est ni évident ni observable qu'afin d'atteindre le but le plus désiré, une action doit intervenir ou décider de ne pas intervenir (ce qui, bien entendu, est aussi une intervention) plus tôt dans le temps pour produire ensuite un résultat ; ni que de telles interventions impliquent invariablement l'emploi

¹⁹ Sur ce point et le suivant, voir Mises, « L'Action Humaine » (*Human Action*), chap. IV, V.

de moyens limités (au moins celui du corps de l'acteur, sa place au sol et le temps pris par l'intervention).

Il ne va pas de soi ni ne peut être observé que ces moyens doivent aussi avoir une valeur pour l'acteur — une valeur tirée de celle du but — parce que l'acteur doit considérer leur emploi comme nécessaire pour effectivement atteindre ce but ; et que les actions ne peuvent être exécutées que de manière séquentielle, passant toujours par un choix à faire, c'est-à-dire se lancer dans une suite d'actions qui, à un moment donné, promet à l'acteur le résultat le plus désiré et exclut en même temps de suivre les buts moins désirés.

Il n'est pas mécaniquement clair ni observable que faire un choix et donner préférence à un but face à un autre — ne pas pouvoir réaliser tous les buts simultanément — conduit chaque action à impliquer de subir des coûts. Par exemple, abandonner la valeur attachée au second but le plus désiré qui ne peut être réalisé, ou dont l'atteinte doit être différée car les moyens nécessaires pour cela sont liés à la réalisation d'un autre but plus désiré encore.

Enfin, il n'est pas immédiatement évident ni observable qu'à son début, le but de toute action doit être considéré comme plus valable pour l'acteur que son coût et capable de donner un profit, c'est-à-dire un résultat valorisé plus haut que ceux des occasions écartées. Et pourtant, toute action est également invariablement menacée par la possibilité d'une perte si un acteur estime, rétrospectivement, que le résultat réellement obtenu — contrairement aux espoirs précédents — a une valeur moindre de celle qu'aurait eue l'option abandonnée.

Toutes ces catégories — valeur, but, moyen, choix, préférence, coût, profit et perte, ainsi que le temps et la causalité — sont impliquées par l'axiome de l'action. Pourtant, qu'on soit capable d'interpréter des observations selon de telles catégories exige qu'on sache préalablement ce qu'agir signifie. Celui qui ne serait pas un acteur ne pourrait jamais les comprendre. Elles ne sont pas « tombées du ciel », prêtes à observer, mais l'expérience observationnelle est inscrite dans ces concepts tels qu'ils sont vécus par un acteur. Leur reconstruction réflé-

chie n'est pas non plus une tâche intellectuelle simple, allant psychologiquement de soi, comme le prouve une longue série d'essais avortés sur le chemin vers les esquisses abordées éclairant la nature de l'action.

Il aura fallu un effort intellectuel méticuleux pour identifier explicitement ce que, une fois rendu explicite, quiconque reconnaît immédiatement comme vrai et peut comprendre comme affirmations synthétiques *a priori* vraies, c'est-à-dire valables indépendamment des observations et ne pouvant être réfutées par aucune observation.

La tentative de réfuter l'axiome de l'action serait elle-même une action visant un but, exigeant des moyens, excluant d'autres actions, subissant des coûts, soumettant l'acteur à la possibilité d'atteindre ou non le but recherché et donc de mener à un profit ou une perte.

Et la possession même d'un tel savoir ne peut alors jamais être contestée, et la validité de ces concepts ne peut jamais être réfutée par aucune expérience fiable, car contester ou réfuter quoi que ce soit en présupposerait déjà l'existence même. En effet, une situation dans laquelle ces catégories de l'action cesseraient d'avoir une existence réelle ne pourrait elle-même jamais être observée, car faire une observation est aussi une action.

La grande intuition de Mises fut que le raisonnement économique a son plein fondement juste dans cette compréhension de l'action ; et que le statut de l'économie comme type de logique appliquée découle du statut de proposition synthétique *a priori* vraie qu'a l'axiome de l'action. Les lois de l'échange, la loi de l'utilité marginale décroissante, la loi ricardienne d'association, la loi du contrôle des prix et la théorie quantitative de la monnaie — tous les exemples de propositions économiques que j'ai mentionnés — peuvent être logiquement déduits de cet axiome. Et c'est pour cela qu'il est clairement ridicule de penser que de telles propositions sont du même type épistémologique que celles des sciences naturelles. Penser qu'elles le sont et, en cohérence, exiger des essais pour leur validation, revient à supposer qu'il faudrait se lancer dans une collecte de faits sans en savoir le résultat

possible afin d'établir le fait qu'on est bien un acteur. En un mot : c'est absurde.

La praxéologie avance que toutes les propositions économiques qui prétendent être vraies doivent être démontrées par la logique formelle à partir de la connaissance incontestablement établie et vraie de la signification de l'action.

Plus précisément, tout raisonnement économique comprend ce qui suit :

(1) une compréhension des catégories de l'action et la signification d'un changement se produisant au sein de concepts tels que valeurs, préférences, connaissance, moyens, coûts, etc.

(2) une description d'un monde dont les catégories de l'action prennent un sens concret, où des individus précis sont identifiés comme acteurs, avec des objets précis pour moyens d'action, avec des buts clairs définis comme valeurs et des choses précises établies comme coûts. Une telle description pourrait être le monde d'un Robinson Crusoé, ou un monde avec plus d'un acteur dans lequel les relations interpersonnelles sont possibles ; un monde de troc ou de monnaie et d'échanges utilisant la monnaie comme moyen d'échange commun ; un monde ayant uniquement la terre, le travail et le temps pour facteurs de production, ou un monde avec des produits du capital ; un monde avec des facteurs de production parfaitement divisibles ou indivisibles, spécifiques ou non spécifiques ; ou un monde avec diverses institutions sociales, traitant les diverses actions comme agressions et les menaçant d'une sanction physique, etc. ; et

(3) une déduction logique des conséquences qui résultent de l'exécution dans ce monde de certaines actions spécifiées, ou des conséquences qui en résultent pour un acteur précis si cette situation est modifiée d'une manière donnée.

À condition que le processus de déduction soit sans erreur, les conclusions que donne un tel raisonnement sont valides *a priori*, car leur validité reviendrait *in fine* au seul axiome incontestable de l'action. Si la situation et les changements qui y sont introduits sont fictifs ou supposés (un monde de Robinson Crusoé, ou un monde avec des facteurs

de production indivisibles, ou seulement spécifiques), alors les conclusions sont, bien sûr, *a priori* vraies mais seulement pour un tel « monde supposé ». Si, par contre, la situation et les changements peuvent être identifiés comme réels, perçus et analysés ainsi par des acteurs réels, alors les conclusions sont *a priori* de vraies propositions traitant du monde tel qu'il est réellement.²⁰

Voilà l'idée de la praxéologie comme théorie économique. Et là est le désaccord définitif que les autrichiens ont avec leurs collègues : les affirmations de ceux-ci ne peuvent être déduites de l'axiome de l'action, ni même être en nette contradiction avec des propositions pouvant être déduites de l'axiome de l'action.

Et même s'il y a accord sur l'identification de faits et sur l'évaluation de certains événements comme étant mutuellement causes et conséquences, cet accord reste superficiel. Car de tels économistes croient erronément que leurs affirmations sont des propositions empiriquement vérifiées alors qu'elles sont, en fait, des propositions vraies *a priori*.

II

Les écoles de pensée non praxéologiques croient à tort que les relations entre certains événements sont des lois empiriques bien établies, alors qu'il s'agit en réalité de lois praxéologiques nécessaires et logiques. Et par suite, elles se comportent comme si l'affirmation « *une balle ne peut pas être toute rouge et pas-rouge en même temps* » nécessitait vérification en Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie (réclamant bien sûr beaucoup de fonds pour financer une recherche aussi absurde et osée). De plus, les non-praxéologues croient aussi que les relations entre certains événements sont des lois empiriques bien établies (avec leurs conséquences prédictives),

²⁰ Voir aussi Hoppe, « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » („*Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung*“), chapitre 3.

alors que le raisonnement *a priori* peut les révéler n'être rien que des données sur les liens historiques accidentels entre événements, ce qui n'apporte aucun savoir quelconque quant au cours futur des événements.

Ceci illustre une autre confusion fondamentale des écoles non autrichiennes : une confusion sur la différence de catégorie entre théorie et histoire et les conséquences que cette différence implique envers la question de la prévision économique et sociale.

Il me faut de nouveau commencer par une description de l'empirisme, la philosophie qui pense l'économie et les sciences sociales en général comme suivant la même démarche de recherche que celle, par exemple, de la physique. Je vais expliquer pourquoi. Selon l'empirisme — la vision de l'économie la plus répandue de nos jours — il n'y a aucune différence de catégorie entre recherche théorique et recherche historique. Et j'expliquerai ce que cela implique pour le concept de prévision sociale. La vision autrichienne, très différente, sera alors développée à partir d'une critique et réfutation de la position empiriste.

L'empirisme est caractérisé par le fait qu'il accepte deux propositions simples intimement liées.²¹ La première et la plus centrale est : la connaissance de la réalité, appelée con-

²¹ Pour divers exposés représentatifs de l'empirisme, unis dans leur opposition à toute forme d'apriorisme, voir R. Carnap, « La Structure Logique du Monde » („*Der logische Aufbau der Welt*“) (Hambourg : 1966) ; idem, « Testabilité et Signification » (“*Testability and Meaning*”) (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1950) ; Alfred J. Ayer, « Logique, Vérité et Langage » (“*Logic, Truth, and Language*”) (New York : Dover, 1952) ; Karl R. Popper, « Logique de la Découverte Scientifique » (“*Logic of Scientific Discovery*”) (New York : Harper and Row, 1959) ; idem, « Conjectures et Réfutations » (“*Conjectures and Refutations*”) (Londres : Routledge and Kegan Paul, 1969) ; C. G. Hempel, « Aspects de l'Explication Scientifique » (“*Aspects of Scientific Explanation*”) (New York : Free Press, 1970) ; pour des exposés qui portent aussi sur l'économie, voir notamment Ernest Nagel, « La Structure de la Science » (“*The Structure of Science*”) (New York : Harcourt, Brace and World, 1961) ; Felix Kaufmann, « Méthodologie des Sciences Sociales » (“*Methodology of the Social Sciences*”) (Atlantic Highlands, N.J. : Humanities Press, 1944).

naissance empirique, doit être vérifiable ou du moins réfutable par expérience observationnelle. L'expérience observationnelle ne peut conduire qu'à un savoir contraint (par opposition à un savoir nécessaire), car il est toujours d'une nature telle qu'en principe il aurait pu être autre que sa réalité. Cela signifie que personne ne peut savoir avant toute expérience — c'est-à-dire avant d'avoir réellement eu quelque expérience observationnelle — si la conséquence d'un événement réel sera d'un type ou d'un autre. Si, par ailleurs, la connaissance n'est pas vérifiable ou réfutable par l'expérience observationnelle, alors ce n'est le savoir de rien de réel. C'est simplement un savoir de mots, d'usage de termes, de signes et de règles de transformation des signes. Pour tout dire, c'est de la connaissance analytique, mais non pas empirique. Et il est très douteux, selon cette optique, que de la connaissance analytique soit vue comme connaissance tout court.

La seconde hypothèse de l'empirisme exprime l'extension et l'application de la première hypothèse aux questions de causalité, d'explication causale et de prédiction. Selon l'empirisme, expliquer causalement ou prédire un phénomène réel revient à former une déclaration soit du type « *si A, alors B* » ou, quand les variables se prêtent à une mesure quantitative, « *si A augmente (resp. diminue), alors B augmente (diminue)* ».

Comme déclaration se référant à la réalité (avec A et B des phénomènes réels), sa validité ne peut jamais être établie avec certitude ; c'est-à-dire par examen de la proposition seule, ou de toute autre proposition qui pourrait logiquement découler de celle en question. La déclaration sera toujours et restera toujours hypothétique, sa véracité dépendant du résultat d'expériences observationnelles futures qu'on ne peut connaître à l'avance. Si l'expérience devait confirmer une explication causale hypothétique, cela ne prouverait pas que l'hypothèse était vraie. Si on observe une instance où B a bien suivi A comme prévu, cela ne vérifie rien. A et B sont des termes abstraits généraux, ou dans la terminologie philosophique, des universels, qui se réfèrent à des événements et processus dont il y a (ou pourrait y avoir, en principe) un nombre quelconque

d'instances. Des expériences futures pourront peut-être venir la réfuter.

Et si une expérience réfute une hypothèse, cela ne sera pas plus décisif. Car s'il était observé que A n'était pas suivi de B, il resterait possible que les phénomènes hypothétiquement liés aient eu un lien causal. Il se pourrait qu'une autre condition ou variable, jusqu'alors négligée et non suivie, ait simplement empêché la relation hypothétique d'être vraiment observée. Tout au plus, la réfutation ne fait que prouver que l'hypothèse particulière étudiée n'était pas tout à fait correcte en l'état. Elle requiert l'affinement, la précision de variables additionnelles qui doivent être surveillées et suivies pour qu'on puisse observer la relation hypothétique entre A et B. Mais bien sûr, une réfutation ne prouvera jamais une fois pour toutes qu'une relation entre certains phénomènes donnés n'existe pas, de même qu'une confirmation ne prouverait jamais qu'elle existe définitivement.²²

À considérer cette position, on remarque qu'elle implique à nouveau le déni que la connaissance *a priori* soit en même temps connaissance sur la chose réelle. Toute proposition qui prétend être *a priori* ne peut, selon l'empirisme, n'être plus que quelques signes sur le papier reliés entre eux par des définitions ou stipulations arbitraires, et donc totalement creuses : elle est sans rapport quelconque avec le monde des choses réelles. Un tel système de signes ne devient une théorie empiriquement significative qu'une fois une interprétation empirique donnée à ses symboles. Cependant, dès qu'une telle interprétation est donnée à ses symboles, la théorie n'est plus *a priori* vraie, mais devient hypothétique et le demeure toujours.

De plus, selon l'empirisme, on ne peut pas savoir avec certitude si quelque chose est une cause possible d'autre chose.

²² Sur les implications relativistes et interventionnistes — au niveau politique — de l'empirisme, voir Hans-Hermann Hoppe, « Le Voile Intellectuel du Socialisme » (“*The Intellectual Cover for Socialism*”), *The Free Market* (février 1988).

Si on veut expliquer un phénomène, le choix d'hypothèses sur les causes possibles n'est en rien contraint par des considérations *a priori*. Tout peut avoir une influence sur tout. On doit découvrir par l'expérience s'il y a influence ou non ; mais alors l'expérience ne donnera jamais une réponse finale à cette question non plus.

Le point suivant nous amène au sujet central de cette partie : la relation entre l'histoire et la théorie. Nous remarquons que, selon l'empirisme, il n'y a pas de différence de principe entre les explications historiques et théoriques. Chaque explication est du même type. Pour expliquer un phénomène, on émet l'hypothèse de sa cause chez un autre phénomène, puis on vérifie si la cause supposée a ou pas bien précédé l'effet dans le temps. Il n'y a de distinction entre une explication historique et une explication théorique que dans la mesure où une explication historique se réfère à des événements déjà passés, à quelque chose se trouvant dans le passé, alors qu'une explication théorique serait une explication, ou plutôt une prédiction, d'un effet qui n'a pas encore eu lieu. Structuellement pour autant, il n'y a aucune différence entre de telles explications historiques et prédictions théoriques. Il existe cependant une différence pragmatique qui explique pourquoi les empiristes notamment soulignent l'importance du pouvoir prédictif d'une théorie et ne se contentent pas uniquement de la vérifier envers des données historiques.²³ La raison en est évidente pour quiconque s'est jamais lancé dans le jeu stupide de l'analyse de données. Si le phénomène à expliquer s'est déjà produit, c'est un jeu d'enfant de trouver toutes sortes d'événements qui le précéderent dans le temps et qui pourraient éventuellement être pris pour ses causes. De plus, si on ne veut pas allonger la liste des causes possibles en trouvant plus de variables le précédant, on peut faire ceci (et à

²³ Pour l'accent mis sur la prédiction par les empiristes-positivistes, voir en particulier Milton Friedman, « La Méthodologie de l'Économie Positive » (*"The Methodology of Positive Economics"*) dans Friedman, « Essais en Économie Positive » (*"Essays in Positive Economics"*) (Chicago : University of Chicago Press, 1953).

l'âge de l'ordinateur, c'est encore plus facile) : on peut prendre une des variables précédentes quelconque et essayer diverses relations fonctionnelles avec la variable à expliquer — linéaires ou curvilignes, fonctions récursives ou non récursives, relations additives ou multiplicatives, etc. Puis *un, deux, trois, hop*, on trouve ce qu'on recherchait : une relation fonctionnelle qui correspond aux données. Et on n'en trouvera pas juste une, mais tout nombre de relations qu'on pourrait désirer.

Mais lequel de tous ces événements précédents, ou de tous ces types de relations, est la cause ou la relation causale réelle ? Il n'y a pas de réflexion *a priori*, selon l'empirisme, qui puisse aider ici. Et c'est ainsi la raison de l'importance des prédictions que soulignent les empiristes. Afin de trouver laquelle de ces multiples explications historiques est bien correcte — ou du moins pas fausse — il est demandé de les essayer en les utilisant pour prédire des événements encore à produire, de voir si elles sont bien correctes, et ainsi de séparer les bonnes des mauvaises explications.

Voilà pour l'empirisme et ses idées sur la théorie, l'histoire et la prévision. Je n'entrerai pas dans une analyse détaillée pour décider si cet accent mis sur le succès prédictif change quoi que ce soit quant aux implications relativistes plutôt évidentes de l'empirisme. Rappelons-nous juste que selon sa propre doctrine, ni une confirmation prédictive ni une réfutation prédictive ne nous aideraient à décider si une relation causale entre une paire de variables existait ou non. Cela devrait faire apparaître comme plutôt douteux qu'on puisse avoir un intérêt quelconque à faire de la prédiction la pierre angulaire de sa philosophie.

Je souhaite remettre en cause le point de départ même de la philosophie des empiristes. Il existe plusieurs réfutations concluantes de l'empirisme. Je montrerai la distinction empiriste entre connaissance empirique et analytique comme rien

moins que fausse et auto-contradictoire.²⁴ Cela nous conduira à développer la position autrichienne sur la théorie, l'histoire et la prévision.

Voici l'affirmation centrale de l'empirisme : la connaissance empirique doit être vérifiable ou réfutable par l'expérience ; et la connaissance analytique, qui elle n'est pas vérifiable ni réfutable, ne peut donc porter aucune connaissance empirique. Si cela est vrai, il est alors raisonnable de se demander : quel est donc le statut de cette déclaration fondamentale de l'empirisme ? Clairement, elle ne peut être qu'analytique ou sinon empirique.

Supposons d'abord qu'elle soit analytique. Selon la doctrine empiriste, cependant, une proposition analytique n'est rien que griffonnages sur du papier, du vent, entièrement vide de tout contenu significatif. Elle ne dit rien qui soit réel. Et donc il faudrait conclure que l'empirisme ne pourrait pas même dire ni signifier ce qu'il semble dire et signifier. Pourtant, si d'un autre côté, elle dit et signifie ce que nous en avons toujours pensé, alors elle nous informe *vraiment* de quelque chose de réel. En fait, elle nous informe sur la structure fondamentale de la réalité. Elle dit qu'il n'y a rien dans la réalité qui puisse être connu pour être d'une façon ou d'une autre, avant l'expérience future pouvant confirmer ou infirmer notre hypothèse.

Et si cette proposition significative est considérée analytique, c'est-à-dire comme une déclaration qui ne permet aucune réfutation et dont la vérité peut être établie seulement par une analyse de ses termes, on n'a pas moins qu'une contradiction flagrante devant soi. L'empirisme lui-même se

²⁴ Sur les critiques rationalistes de l'empirisme, voir Kambartel, « Expérience et Structure » („*Erfahrung und Struktur*“) ; Brand Blanshard, « Raison et Analyse » (“*Reason and Analysis*”) (LaSalle, Ill. : Open Court, 1964) ; A. Pap, « Sémantique et Vérité Nécessaire » (“*Semantics and Necessary Truth*”) (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1958) ; Martin Hollis et Edward Nell, « L'Homme Économique Rationnel » (“*Rational Economic Man*”) (Cambridge : Cambridge University Press, 1975).

révélerait n'être rien d'autre qu'une absurdité auto-destructrice.²⁵

Alors peut-être devrions-nous choisir l'autre option disponible et déclarer la distinction empiriste fondamentale entre connaissance empirique et analytique être une déclaration empirique. Mais alors la position empiriste n'aurait plus aucun poids. Car, si cela était retenu, il faudrait admettre que la proposition – étant seulement empirique – pourrait bien être erronée et qu'on aurait le droit d'entendre sur la base de quel critère on devrait décider si elle l'est oui ou non. Plus définitif, comme proposition empirique, juste ou fausse, elle ne pourrait énoncer qu'un fait historique, une chose telle que : « toutes les propositions examinées jusqu'ici tombent en effet dans les deux catégories analytiques et empiriques. » Cette affirmation serait totalement inappropriée pour déterminer s'il serait possible de produire des propositions qui sont vraies *a priori* et qui demeurent empiriques. En effet, si la revendication centrale de l'empirisme devait être déclarée une proposition empirique, l'empirisme cesserait absolument d'être une épistémologie, une logique de la science, et serait guère plus qu'une convention verbale complètement arbitraire donnant certains noms arbitraires à certaines façons arbitraires de traiter certaines déclarations. L'empirisme serait une posture vide de toute justification.

Que prouve ce premier pas dans notre critique de l'empirisme ? Cela prouve évidemment que le concept empiriste

²⁵ Mises écrit dans « Les Fondements Ultimes de la Science Économique » (“The Ultimate Foundation of Economic Science”) :

L'essence du positivisme logique est de nier la valeur cognitive de la connaissance *a priori* en soulignant que toutes les propositions *a priori* sont juste analytiques. Elles ne fournissent aucune nouvelle information, et sont juste verbales ou tautologiques, affirmant ce qui a déjà été impliqué par les définitions et les hypothèses. Seule l'expérience peut conduire à des propositions synthétiques. Il y a une objection évidente contre cette doctrine, à savoir que cette proposition qu'il n'y a pas de propositions synthétiques *a priori* est en elle-même — fausse, comme le pense l'auteur — une proposition synthétique *a priori*, car elle ne peut manifestement pas être établie par l'expérience. (page 5)

de connaissance est erroné, et cela le prouve au moyen d'un argument *a priori* éloquent. Et par cela, on montre que l'idée kantienne et misessienne des propositions synthétiques *a priori* vraies est correcte. Plus précisément, cela prouve que la relation entre la théorie et l'histoire ne peut pas être exprimée par l'empirisme. Il doit aussi y avoir un domaine de la théorie — une théorie ayant un sens empirique — qui soit catégoriquement différent du concept étroit de théorie que l'empirisme admet avoir existence. Il doit aussi y avoir des théories *a priori*, et la relation entre théorie et histoire doit alors être différente et plus compliquée que l'empirisme le voudrait. À quel point différent deviendra apparent lorsque je présenterai un autre argument contre l'empirisme, un autre argument *a priori*, et un argument *a priori* contre la thèse impliquée par l'empirisme posant que la relation entre théorie et recherche empirique est la même dans tous les domaines de la connaissance.

Quelque appropriées que soient les idées empiristes pour les sciences de la nature (et même là je les pense inappropriées, mais je ne peux détailler ici),²⁶ il est impossible de penser que les méthodes de l'empirisme soient applicables aux sciences sociales.

Les actions font le champ des phénomènes qui constitue ce qu'on considère l'objet des sciences sociales. L'empirisme prétend qu'on peut et qu'il faut expliquer les actions, comme tout autre phénomène, au moyen d'hypothèses causales qui peuvent être confirmées ou réfutées par l'expérience.²⁷

²⁶ Voir à ce propos, outre les travaux cités à la note 24, en particulier H. Dinger, « La Saisie du Réel » („*Die Ergreifung des Wirklichen*“) (Munich : 1955) ; idem, « Structure de la Science Fondamentale Exacte » („*Aufbau der exakten Fundamentalwissenschaft*“) (Münich : 1964), Paul Lorenzen, « Pensée Méthodique » („*Methodisches Denken*“) (Francfort / M. : 1968) ; F. Kambartel et J. Mittelstrass, éd., « Au Fondement Normatif de la Science » („*Zum normativen Fundament der Wissenschaft*“) (Francfort / M. : 1973) ; et aussi mon « À la Défense du Rationalisme Extrême » („*In Defense of Extreme Rationalism*“).

²⁷ Outre la littérature citée à la note 21, voir, par exemple, des ouvrages empiristes typiques tels que Arthur Goldberger et Otis D. Duncan, éditeurs,

Or, si tel était le cas, l'empirisme serait d'abord forcé de supposer — contrairement à sa propre doctrine qu'aucune connaissance *a priori* de quoi que ce soit de réel n'existe — que des causes opérant invariablement dans le temps existent pour les actions.

On ne saurait pas *a priori* quel événement particulier pourrait être la cause d'une action particulière. Mais l'empirisme veut qu'on relie des expériences différentes de suites d'événements pour soit les confirmer, soit les réfuter mutuellement. Et si elles se réfutent l'une l'autre, il faudrait répondre par une reformulation de l'hypothèse originale. Cependant pour ce faire, on doit supposer une continuité dans le temps du fonctionnement des causes elles-mêmes — et savoir qu'existent des causes pour les actions est, bien sûr, connaissance de la réalité des actions. Sans une telle supposition de l'existence de causes mêmes, on ne peut jamais relier différentes expériences les unes aux autres pour les confirmer ou les réfuter. Elles sont juste des observations sans rapport, déconnectées. En voici une, ici une autre ; elles sont identiques ou similaires ; ou elles sont différentes. Rien d'autre n'en suit.²⁸

En outre, il y a encore une autre contradiction, et la rendre évidente nous conduira aussitôt à la vision centrale de Mises du rapport entre théorie et histoire dans le domaine des sciences sociales comme étant d'une nature entièrement différente que pour les sciences naturelles.

« Modèles à Equations Structurelles en Sciences Sociales » (*“Structural Equation Models in the Social Sciences”*) (San Diego, Californie : Academic Press, 1973) ; H. B. Blalock, éd., « Inférences Causales en Recherche Non Expérimentale » (*“Causal Inferences in Non-Experimental Research”*) (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1964) ; Arthur L. Stinchcombe, « Construire des Théories Sociales » (*“Constructing Social Theories”*) (New York : Harcourt, Brace & World, 1968).

²⁸ Sur ce sujet et sur les suivants, voir Hoppe, « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » (*„Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung“*), chapitre 2, et « La Recherche Fondée sur des Principes scientifiques causaux est-elle possible en Sciences sociales ? » (*“Is Research Based on Causal Scientific Principles Possible in the Social Sciences?”*)

Quelle est cette contradiction ? Si les actions peuvent en effet être conçues comme régies par des causes opérant invariablement dans le temps, alors il est certainement juste de se demander : mais comment alors expliquer ceux qui expliquent ? Quid de la prédiction causale de leurs actions ? Ce sont, après tout, les personnes qui déroulent le processus même de création d'hypothèses et de vérification ou de réfutation.

Pour assimiler les expériences validant ou réfutant — pour remplacer les anciennes hypothèses par de nouvelles — il faut supposer pouvoir apprendre de l'expérience. Tout empiriste est, bien sûr, obligé de l'admettre. Sinon, pourquoi même s'engager dans une recherche empirique ?

Mais si on peut apprendre de l'expérience de façon encore inconnue, alors on ne peut jamais savoir ce qu'on saura plus tard et, par conséquent, comment on agira sur la base de ce savoir. On ne peut reconstituer les causes de ses actions qu'après coup, car on ne peut expliquer son savoir qu'après l'avoir déjà obtenu. En effet, aucune avancée scientifique ne pourra jamais changer le fait qu'on doit considérer ses connaissances et ses actions comme imprévisibles à partir de causes constamment opérationnelles. Cette conception de la liberté pourrait être prise pour une illusion. Et cela pourrait bien être correct du point de vue d'un scientifique aux pouvoirs cognitifs sensiblement supérieurs à toute intelligence humaine, ou de celui de Dieu. Mais nous ne sommes pas Dieu, et même si notre liberté est illusoire de Son point de vue et que nos actions suivent un chemin prévisible, pour nous l'illusion est nécessaire et inévitable. Nous ne pouvons pas prédire à l'avance, sur la base de nos états précédents, les états futurs de notre savoir ni les actions manifestant ce savoir. Nous ne pouvons les reconstituer qu'après l'événement.²⁹

²⁹ Notons avec intérêt que cet argument a été avancé pour la première fois par Karl R. Popper dans la Préface de son « La Pauvreté de l'Historicisme » (*"The Poverty of Historicism"*) (Londres : Routledge & Kegan Paul, 1957). Cependant, Popper n'a absolument pas su remarquer qu'un tel argument

Ainsi, la méthodologie empiriste est simplement contradictoire lorsqu'on l'applique au domaine de la connaissance et de l'action — qui contient la connaissance comme ingrédient nécessaire. Les chercheurs en sciences sociales d'esprit empiriste qui formulent des équations de prédiction envers les phénomènes sociaux ne font que des âneries. Leur activité, où ils se lancent dans une entreprise dont ils doivent admettre ne pas encore connaître le produit, prouve que ce qu'ils prétendent faire ne peut pas être fait. Comme Mises le dit en insistant à plusieurs reprises : il n'y a pas de constantes causales empiriques dans le domaine de l'action humaine.³⁰

Ainsi, par un raisonnement *a priori*, on a établi cette conclusion : l'histoire sociale, par opposition à l'histoire naturelle, n'apporte aucun savoir qui puisse servir à des fins de prédiction. En réalité, l'histoire sociale et économique se réfère exclusivement au passé. Le résultat d'une recherche sur comment et pourquoi des gens agissent dans le passé n'apporte rien de systématique pour déterminer s'ils agiront de même à l'avenir. Les gens peuvent apprendre. Il est absurde de supposer qu'on puisse prédire au présent ce qu'on saura demain et en quoi le savoir de demain sera ou pas différent de celui d'aujourd'hui.

Une personne ne peut pas prédire aujourd'hui sa demande de sucre pour une année, pas plus qu'Einstein n'aurait pu prédire la théorie de la relativité avant de l'avoir réellement décrite. Une personne ne peut savoir aujourd'hui ce qu'elle saura du sucre dans un an. Et on ne peut pas connaître tous les biens qui seront en concurrence avec le sucre pour notre

invalide sa propre idée d'un monisme méthodologique („*Einheitswissenschaft*“) et démontre l'inapplicabilité de son falsificationnisme dans le domaine de l'action humaine et de la connaissance. Voir à ce sujet mon « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » („*Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung*“), pp. 44-49 ; K. O. Apel, « L'Explication : Comprendre la Controverse dans une Vue Transcendantale-Pragmatique » („*Die Erklären: Verstehen Kontroverse in transzendental-pragmatischer Sicht*“) (Frankfurt / M. : 1979), p. 44-46, note de bas de page 19.

³⁰ Mises, « L'Action Humaine » („*Human Action*“), pp. 55-56.

argent dans un an. On peut faire une estimation, bien sûr. Mais comme on doit admettre que les futurs états de savoir ne peuvent pas être prédits sur la base de causes constamment opérationnelles, personne ne peut prétendre faire une prédiction du même type épistémologique que celle, par exemple, du comportement futur de la lune, de la météo, ou des marées. Ce sont là des prédictions qui pourraient légitimement faire usage de l'hypothèse des causes opérationnelles invariantes dans le temps. Mais une prédiction de la demande future de sucre serait une chose complètement différente.

À condition que l'histoire sociale et économique ne puisse aboutir qu'à des explications reconstitutives, et jamais à des explications de pertinence prédictive systématique, s'ensuit une autre leçon extrêmement importante sur la logique de la recherche sociale empirique. Et cela pointe sur une autre critique décisive de l'empirisme, du moins concernant sa prétention à être une méthodologie appropriée pour la recherche en sciences sociales.

On se rappelle ce que j'ai dit plus haut sur le pourquoi d'un empirisme insistant autant sur la fonction prédictive des théories explicatives. Pour chaque phénomène à expliquer, il y a une multitude d'événements précédents et une multitude de relations fonctionnelles avec de tels événements précédents par lesquels le phénomène en question pourrait éventuellement être expliqué. Mais laquelle de ces explications rivales est la bonne et lesquelles ne le sont pas ? La réponse empiriste était : essayez de prédire, et votre succès ou votre échec dans la prédiction des événements futurs vous dira quelle explication est la bonne ou pas. Évidemment, ce conseil ne marchera pas sans causes opérationnelles invariantes dans le temps concernant les actions. Mais alors quoi ? L'empirisme, bien sûr, ne peut pas répondre à cette question.

Pourtant, même si les actions ne peuvent en aucun cas être scientifiquement prédites, cela n'implique pas qu'une explication historique reconstitutive soit aussi bonne que toute autre. Ce serait pris pour absurde que quelqu'un expliquât que j'ai déménagé d'Allemagne aux États-Unis en soulignant, par exemple, que le maïs au Michigan, avant ma déci-

sion, connaissait une poussée de croissance et que cela avait causé ma décision. Mais pourquoi pas, en supposant ici que l'événement sur le maïs du Michigan se produisit effectivement avant ma décision ? La raison en est, bien sûr, que le maïs du Michigan n'avait en fait aucune pertinence pour ma décision. Et à hauteur de ce qui est connu de moi, il peut être admis que c'est bien le cas.

Mais comment vous en convaincre ? La réponse passe par la compréhension de mes motivations et intérêts, de mes convictions et aspirations, de mes orientations normatives et perceptions concrètes produisant cette action. Comment comprenons-nous quelqu'un et, de plus, comment vérifions-nous que notre compréhension est bien correcte ? Pour la première partie de la question : on comprend quelqu'un en se lançant dans une pseudo-communication et une interaction commune. Je dis « pseudo » car, évidemment, on ne peut engager une véritable communication avec César pour savoir pourquoi il traversa le Rubicon. Mais on pourra étudier ses écrits et comparer ses convictions ainsi exprimées avec ses actes réels ; on pourra étudier les écrits et les actions de contemporains et ainsi tenter de comprendre la personnalité de César, son époque et sa position et son rôle particuliers dans celle-ci.³¹

Pour la seconde partie de la question, le problème de la vérification d'explications historiques : il faut admettre dès le départ qu'il n'y a aucun critère tranché absolu qui permette de décider laquelle de deux explications rivales, toutes deux autant basées sur la compréhension, est sûrement correcte et laquelle ne l'est pas. L'histoire n'est pas une science exacte au même sens faisant des sciences naturelles des sciences exactes, ni au sens différent faisant de l'économie une science exacte.

³¹ Sur la logique de l'histoire, voir Mises, « Théorie et Histoire » (*Theory and History*), chapitre 14 ; « Les Fondements Ultimes de la Science Économique » (*The Ultimate Foundation of Economic Science*), pp. 45-51 ; « L'Action Humaine » (*Human Action*), pp. 47-51, 59-64.

Même si deux historiens tombent d'accord sur leur description des faits et leur estimation des facteurs influant une action donnée à expliquer, ils pourraient être en désaccord sur le poids à donner à ses facteurs pour aboutir à l'action. Et il n'y aurait aucun moyen de trancher la question de manière totalement non ambiguë.³²

Pour autant, laissez-moi me faire bien comprendre. Il y a néanmoins une sorte de critère de vérité pour les explications historiques. C'est un critère qui n'élimine pas tous les désaccords possibles entre historiens, mais qui néanmoins exclut et disqualifie un large éventail d'explications. Le critère est que toute véritable explication historique doit être de telle nature que l'acteur dont les actions doivent être expliquées doit, en principe, être capable de vérifier l'explication et les facteurs explicatifs comme étant ceux qui ont bien contribué à son action.³³ L'expression clé ici est : « en principe ». Bien sûr, César ne pourrait pas confirmer notre explication de sa traversée du Rubicon. De plus, il pourrait en fait avoir de bonnes raisons pour ne pas la confirmer même s'il le pouvait, puisqu'une telle confirmation pourrait être en conflit avec d'autres de ses objectifs possibles.

De plus, dire que toute explication vraie doit être vérifiable par l'acteur en question ne veut pas dire que chaque acteur est toujours le mieux qualifié pour être son propre explicateur. Peut-être Einstein peut-il expliquer mieux que quiconque pourquoi et comment lui est venue la théorie de la relativité quand il la fit. Mais il pourrait ne pas en aller ainsi. En fait, il se peut fort bien qu'un historien des sciences puisse comprendre Einstein et les influences qui ont conduit à sa découverte mieux que lui-même le fit ou le put. Et cela serait possible car les facteurs influençant ou les règles déterminant

³² Mises, « L'Action Humaine » (*"Human Action"*), pp. 57-58.

³³ Sur la logique de la reconstitution et de la vérification historiques et sociologiques, voir aussi Hoppe, « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » (*„Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung“*), pp. 33-38.

nos actions pourraient n'être que subconscients.³⁴ Voire, ils pourraient être tellement évidents que de ce fait on ne les remarquerait simplement pas.

L'analogie suivante peut être très utile pour comprendre le fait curieux que d'autres pourraient mieux comprendre une personne que la personne elle-même. Prenez, par exemple, un discours public. Bien sûr, dans une large mesure, la personne prononçant le discours peut probablement énoncer les raisons de ce qu'elle dit et exprimer les influences qui l'ont amenée à voir les choses ainsi. Elle peut probablement le faire mieux que quiconque. Et pourtant, en disant ce qu'elle dit, elle suit des règles habituelles et inconscientes qu'on ne peut guère expliciter, ou seulement avec de grandes difficultés. Elle suit également certaines règles de grammaire en disant ce qu'elle dit. Mais souvent, elle serait probablement incapable de formuler ces règles, même si elles influencent clairement ses actions. L'historien, qui comprend mieux les actions d'une personne qu'elle-même, est tout à fait analogue au grammairien qui analyse la structure des phrases de l'orateur public. Les deux reconstituent et formulent explicitement les règles qui sont réellement suivies, alors qu'elles ne pourraient, sauf difficultés extrêmes, être formulées par le locuteur lui-même.³⁵

Le locuteur peut ne pas être capable de formuler toutes les règles qu'il suit et pourrait avoir besoin de l'historien profes-

³⁴ Sur la logique de l'explication et de la vérification psychanalytiques, voir A. MacIntyre, « L'Inconscient » (*"The Unconscious"*) (Londres : Duckworth, 1958) ; Jürgen Habermas, « Connaissance et Intérêt » (*„Erkenntnis und Interesse“*) (Francfort / M. : 1968), chapitre 2 ; sur la pertinence de la psychanalyse, voir aussi Mises, « L'Action Humaine » (*"Human Action"*), p. 12.

³⁵ Sur la logique des explications linguistiques comme impliquant la reconstitution de règles nécessitant une confirmation via la « connaissance intuitive » des « locuteurs compétents », voir Noam Chomsky, « Aspects de la Théorie de la Syntaxe » (*"Aspects of the Theory of Syntax"*) (Cambridge : M.I.T. Press, 1965) ; aussi K. O. Apel, « La Théorie du Langage de Noam Chomsky et la Philosophie du Présent » (*„Noam Chomsky Sprachtheorie und die Philosophie der Gegenwart“*) dans Apel, « Transformation de la Philosophie » (*„Transformation der Philosophie“*), vol. 2 (Francfort / M. : 1973).

sionnel ou du grammairien pour l'y aider. Mais il est très important de réaliser que le critère de validité pour l'explication du grammairien sera néanmoins que l'orateur devra pouvoir — en principe — vérifier la justesse de l'explication une fois que ce qui était implicite sera rendu explicite. Pour que les explications du grammairien ou de l'historien soient correctes, l'acteur devra pouvoir confirmer ces règles comme celles qui ont bien influencé ses actions. Voilà pour la logique de la recherche historique comme recherche nécessairement reconstitutive basée sur la compréhension.³⁶

L'argument établissant l'impossibilité de prédictions causales dans le domaine de la connaissance et des actions humaines peut avoir laissé l'impression que si tel est le cas, prédire ne peut être que devinette réussie ou malheureuse. Cependant, cette impression serait tout aussi erronée qu'imaginer qu'on puisse prédire l'action humaine de la même manière qu'on peut prévoir les étapes de croissance des pommes. C'est ici qu'entre en scène la vision missessienne unique de l'interaction entre théorie économique et histoire.³⁷

En fait, l'avenir social et économique ne peut être estimé entièrement et absolument certain pour une raison qui ne

³⁶ Pour des critiques importantes de la philosophie empiriste-positiviste des sciences sociales empiriques et des explications de la recherche sociale basée sur la compréhension reconstitutive, voir aussi K. O. Apel, « Transformation de la Philosophie » („*Transformation der Philosophie*“) ; idem, « L'Explication : Comprendre la Controverse dans une Vue Transcendantale-Pragmatique » („*Die Erklären: Verstehen Kontroverse in transzendental-pragmatischer Sicht*“) ; Peter Winch, « L'idée d'une Science Sociale et sa Relation à la Philosophie » („*The Idea of a Social Science and Its Relation to Philosophy*“) (Atlantic Highlands, N.J. : Humanities Press, 1970) ; idem, « Éthique et Action » („*Ethics and Action*“) (Londres : Routledge et Kegan Paul, 1972) ; Jürgen Habermas, « La logique des sciences sociales » („*Zur Logik der Sozialwissenschaften*“) (Francfort / M. : 1970) ; G. H. von Wright, « Explication et compréhension » („*Explanation and Understanding*“) (Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 1971).

³⁷ Sur la relation entre théorie et histoire, voir en particulier Mises, « L'Action Humaine » („*Human Action*“), pp. 51-59 ; et « Problèmes Épistémologiques de l'Économie » („*Epistemological Problems of Economics*“), chapitres 2-3.

devrait être dure à comprendre : l'impossibilité de prédictions causales dans le domaine de l'action fut prouvée au moyen d'un argument *a priori*. Et cet argument intégrait une connaissance *a priori* vraie des actions en tant que telles : elles ne peuvent être conçues comme régies par des causes opératoires invariantes dans le temps.

Ainsi, alors que la prévision économique sera en effet toujours un art systématiquement intransmissible, il est en même temps vrai que toute prévision économique doit être appréhendée comme contrainte par l'existence de connaissance *a priori* sur l'action en tant que telle.³⁸

Prenons, par exemple, la théorie quantitative de la monnaie : la proposition praxéologique pose que si on augmente la quantité de monnaie et que la demande de monnaie reste constante, alors le pouvoir d'achat de la monnaie chutera. La connaissance *a priori* des actions comme telles enseigne qu'il est impossible de prédire scientifiquement si la quantité de monnaie augmentera, diminuera ou restera inchangée. Comme il n'est pas possible de prédire scientifiquement si, quoiqu'il advienne de la quantité de monnaie, la demande de monnaie conservée en liquidité augmentera ou diminuera ou restera la même. On ne peut pas prétendre pouvoir prédire de

³⁸ L'ancien éco-autrichien et néo-historiciste-herméneutique-nihiliste Ludwig Lachmann, qui répète *ad nauseam* l'imprévisibilité des futurs états de la connaissance [voir son « De Mises à Shackle : Un Essai sur l'Économie Autrichienne et la Société Kaléidique » (“*From Mises to Shackle: An Essay on Austrian Economics and the Kaleidic Society*”), *Journal of Economic Literature* n°54 (1976) ; « Le Marché Comme Processus Économique » (“*The Market as an Economic Process*”) (New York : Basil Blackwell, 1986)], ne tient absolument pas compte de ce dernier aspect. En fait, ses arguments se retournent simplement contre lui. Car il est clair qu'il prétend connaître l'inconnaissabilité de la connaissance future, et par extension logique, de l'action. Ainsi sait-il quelque chose sur la connaissance et l'action futures. Il sait donc quelque chose sur la connaissance et l'action comme telles. Et c'est précisément ce que la praxéologie prétend être : la connaissance des actions en tant que telles, et (comme je l'ai expliqué dans mon texte « Sur la Praxéologie et les Fondements Praxéologiques de l'Épistémologie et de l'Éthique » plus loin), le savoir sur la structure que toute connaissance future doit avoir en vertu du fait qu'elle doit invariablement être connaissance d'acteurs.

telles choses car on ne peut pas prédire les états futurs du savoir des gens. Pourtant, ces états influencent évidemment ce qui arrive à la quantité de monnaie et à la demande de monnaie. Dès lors, notre théorie, notre savoir praxéologique incorporé à la théorie quantitative, a une utilité plutôt limitée pour la prédiction de l'avenir économique.

La théorie ne permettrait pas de prédire les événements économiques futurs même si, disons, il est un fait établi que la quantité de monnaie a été augmentée. On resterait encore incapable de prédire ce qu'il adviendrait de la demande de monnaie. Et bien que, certes, les événements simultanés liés à la demande de monnaie affectent la forme des choses à venir (et annulent, augmentent, diminuent, accélèrent, ou ralentissent les effets découlant du fait d'une masse monétaire accrue), de tels changements simultanés ne peuvent pas en principe être prédits ou maintenus constants expérimentalement. Il est totalement absurde de concevoir le savoir subjectif, dont tout changement a un impact sur les actions, comme prévisible sur la base de variables antérieures et pouvant être maintenu constant. L'expérimentateur lui-même, voulant maintenir son savoir constant, devrait en fait supposer que son savoir, en particulier celui du résultat de l'expérience, ne pourrait pas être supposé constant dans le temps.

La théorie quantitative de la monnaie ne peut ainsi exprimer aucun événement économique spécifique, certain ou probable, à partir d'une formule basée sur des constantes de prédiction. Cependant, la théorie pourra néanmoins limiter le jeu de prédictions possiblement correctes. Et cela ne serait pas en tant que théorie empirique, mais bien en tant que théorie praxéologique agissant comme une contrainte logique sur notre prédiction.³⁹ Les prédictions qui ne sont pas en accord avec ce savoir (dans notre cas : la théorie quantitative) sont systématiquement erronées et les exprimer conduit à accroître systématiquement le nombre d'erreurs de prévision. Cela ne

³⁹ Sur la logique de la prévision sociale et économique, voir aussi Hoppe, « À la Défense du Rationalisme Extrême » (*"In Defense of Extreme Rationalism"*), sections 3, 4.

signifie pas que celui qui a fondé ses prédictions sur un raisonnement praxéologique correct sera nécessairement meilleur prédicteur des événements économiques futurs que celui arrivé à ses prédictions par des délibérations ou raisonnement logiquement erronés. Cela signifie qu'à long terme, le prévisionniste praxéologiquement éclairé fera mieux que les prévisionnistes non éclairés.

Il est possible de faire une mauvaise prédiction bien qu'on ait correctement identifié l'événement « augmentation de la masse monétaire » et malgré un raisonnement praxéologiquement correct liant par nécessité logique un tel événement à l'événement « baisse du pouvoir d'achat de la monnaie ». Car on peut mal prédire ce que se révélera être l'événement « demande de monnaie ». On peut avoir prédit une demande de monnaie constante, alors que la demande pourra en fait augmenter. L'inflation prévue pourrait alors ne pas apparaître comme prévu. Et d'un autre côté, il est également possible qu'une personne fasse une prévision correcte, c'est-à-dire qu'il n'y aura pas de baisse du pouvoir d'achat, bien qu'elle fût à tort convaincue qu'une augmentation de la quantité de monnaie n'avait rien à voir avec le pouvoir d'achat de celle-ci. Car il se peut qu'un autre changement simultané se soit produit (la demande de monnaie a augmenté), ce qui a contrecarré sa mauvaise évaluation des causes et des conséquences et a fini accidentellement à rendre sa prédiction correcte.

Cependant, et cela me ramène à mon idée que la praxéologie contraint logiquement nos prédictions des événements économiques : supposons que tous les prévisionnistes, y compris ceux avec et sans connaissance praxéologique solide, sont en moyenne également préparés pour anticiper d'autres changements simultanés. Que se passerait-il s'ils étaient en moyenne d'aussi chanceux devins du futur social et économique ? Clairement, nous devrions alors conclure que les prévisionnistes aux prédictions reconnaissant et conformes aux lois praxéologiques, telle la théorie de la quantité de la monnaie, auront plus de succès que le groupe de ceux qui ignorent la praxéologie.

Il est impossible d'établir une formule de prévision utilisant l'hypothèse de causes opérationnelles invariants dans le temps qui nous permettrait de prévoir scientifiquement les changements de la demande de monnaie. La demande de monnaie dépend nécessairement des futurs états de connaissance des individus et les connaissances futures sont imprévisibles. Et donc le savoir praxéologique a une utilité prédictive très limitée.⁴⁰

Pourtant, de tous les prévisionnistes prévoyant correctement qu'un changement tel qu'une augmentation de la demande de monnaie aura lieu et percevant aussi correctement qu'une augmentation de la quantité de monnaie s'est effectivement produite, seuls ceux qui se baseront sur la théorie quantitative de la monnaie feront une prédiction correcte. Et ceux dont les convictions sont en désaccord avec la praxéologie iront nécessairement à l'échec.

Ainsi, comprendre la logique de la prévision économique et la fonction pratique du raisonnement praxéologique, c'est voir les théorèmes *a priori* de l'économie comme des contraintes logiques aux prédictions empiriques et comme des limites logiques s'imposant à ce qui peut ou pas arriver dans le futur.

⁴⁰ Voir aussi Murray N. Rothbard, « Pouvoir et Marché » (*“Power and Market”*) (Kansas City, Kans. : Sheed Andrews et McMeel, 1977), pp. 256-58, sur les différentes fonctions de la théorisation économique dans un environnement de marché libre par rapport à un environnement entravé par l'intervention gouvernementale.

SUR LA PRAXÉOLOGIE ET LE FONDEMENT
PRAXÉOLOGIQUE DE L'ÉPISTEMOLOGIE⁴¹

I

Comme la plupart des grands économistes novateurs, Ludwig von Mises a analysé de manière intensive et répétée la question du statut logique des propositions économiques, c'est-à-dire comment on les découvre et comment on les valide. En effet, Mises est au premier rang parmi ceux qui estiment qu'une telle préoccupation est indispensable pour réaliser des progrès systématiques en économie. Car toute erreur conceptuelle face à des questions aussi fondamentales de notre entreprise intellectuelle ne peut naturellement que conduire à un désastre intellectuel, c'est-à-dire à de fausses doctrines économiques. De ce fait, Mises consacra entièrement trois livres à la clarification des fondements logiques de l'économie : le premier, « Problèmes Épistémologiques de l'Économie » (*“Epistemological Problems of Economics”*), publié en allemand en 1933 ; son « Théorie et Histoire » (*“Theory and History”*) en 1957 ; et son « Ultimes Fondements de la Science Économique » (*“Ultimate Foundations of Economic Science”*) en 1962, le dernier livre de Mises, paru alors qu'il avait déjà bien plus de quatre-vingts ans. Ses travaux dans le domaine de l'économie en soi démontrent invariablement l'importance que Mises attachait à l'analyse des problèmes épistémologiques. Tout à fait caractéristique, « L'Action Humaine » (*“Human Action”*), son chef-d'œuvre, consacre ses cent-et-quelques premières pages exclusivement à ces questions, quand les quelques 800 pages suivantes du livre transpirent de considérations épistémologiques.

⁴¹ Cet essai est tiré de Hans-Hermann Hoppe, « Économie et Éthique de la Propriété Privée » (*“The Economics and Ethics of Private Property”*) (Kluwer Academic Publishers, 1993), pp. 141-164 et est reproduit ici avec la permission de Kluwer Academic Publishers.

Ainsi, en pleine ligne avec la tradition de Mises, les fondements de l'économie sont aussi l'objet de ce chapitre. Je me suis fixé un double objectif. Premièrement, je vais expliquer la solution que Mises avance sur la question du fondement profond de la science économique, c'est-à-dire son idée d'une théorie pure de l'action, ou praxéologie comme lui-même l'appelle. Et en second, je vais démontrer pourquoi la solution de Mises est bien plus qu'un simple éclairage incontestable sur la nature de l'économie et des propositions économiques.

Il apporte un regard qui nous permet également de comprendre les fondements sur lesquels l'épistémologie repose *in fine*. En fait, comme le suggère le titre du chapitre, je vais montrer que c'est la praxéologie qui doit être considérée comme le fondement même de l'épistémologie et donc que Mises, en plus de ses grandes réalisations en tant qu'économiste, a également apporté des éclaircissements déterminants sur la justification de toute l'entreprise de la philosophie rationaliste.⁴²

II

Tournons-nous vers la solution de Mises. Quel est le statut logique des propositions économiques typiques, telle la loi de l'utilité marginale (voulant que chaque fois que la fourniture d'un bien, aux unités considérées comme d'égale utilité par une personne, augmente d'une unité supplémentaire, la valeur attachée à cette unité doit diminuer, puisqu'elle ne peut être employée que comme moyen d'un but considéré de moindre valeur que le but de moindre valeur précédemment permis par une unité de ce bien) ; ou de la théorie quantitative

⁴² Sur ce qui suit, voir aussi mon « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » („*Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung. Untersuchungen zur Grundlegung von Soziologie und Ökonomie*“); idem, « La Recherche Fondée sur des Principes scientifiques causaux est-elle possible en Sciences sociales ? » (“*Is Research Based on Causal Scientific Principles Possible in the Social Sciences?*”) (chapitre 7); idem, « À la Défense du Rationalisme Extrême » (“*In Defense of Extreme Rationalism*”).

de la monnaie (voulant que chaque fois que la quantité de monnaie augmente alors que la demande de monnaie à garder en réserve reste inchangée, le pouvoir d'achat de la monnaie diminue) ?

Pour élaborer sa réponse, Mises fit face à un double défi. D'une part, il y avait la réponse apportée par l'empirisme moderne. La Vienne que Ludwig von Mises connaissait était en fait un des premiers centres du mouvement empiriste : un mouvement alors sur le point de s'imposer comme la philosophie académique dominante du monde occidental pour plusieurs décennies, et qui jusqu'à ce jour sculpte l'idée qu'une majorité écrasante d'économistes ont de leur propre discipline.⁴³

L'empirisme considère la nature et les sciences naturelles comme son modèle. Selon l'empirisme, les exemples précités de propositions économiques ont le même statut logique que les lois de la nature : comme les lois de la nature, elles énoncent des relations hypothétiques entre deux ou plusieurs événements, essentiellement via des affirmations de la forme *si-alors*. Et comme les hypothèses des sciences de la nature, les

⁴³ Sur le Cercle de Vienne, voir V. Kraft, « Le Cercle de Vienne » („*Der Wiener Kreis*“) (Vienne : Springer, 1968) ; pour des interprétations empiristes-positivistes de l'économie, voir des œuvres aussi représentatives que Terence W. Hutchison, « La Signification et les Postulats Fondamentaux de la Théorie Économique » (“*The Significance and Basic Postulates of Economic Theory*”) [Hutchison, un adepte de la variante poppérienne de l'empirisme, est depuis devenu beaucoup moins enthousiaste quant aux perspectives d'une économie poppérisée. Voir, par exemple, son « Connaissance et Ignorance en Économie » (“*Knowledge and Ignorance in Economics*”). Mais il ne voit de toute façon toujours pas d'autre alternative que se raccrocher au falsificationnisme de Popper.] ; Milton Friedman, « La Méthodologie de l'Économie Positive » (“*The Methodology of Positive Economics*”), in idem, « Essais en Économie Positive » (“*Essays in Positive Economics*”) ; Mark Blaug, « La Méthodologie de l'Économie » (“*The Methodology of Economics*”) ; une vision positiviste par un participant au séminaire privé de Mises à Vienne est F. Kaufmann, « Méthodologie des Sciences Sociales » (“*Methodology of the Social Sciences*”) ; la prédominance de l'empirisme en économie se manifeste par le fait qu'il n'y a probablement pas un seul ouvrage qui ne classe pas explicitement l'économie comme une science empirique (*a posteriori*) — quoi d'autre ?

propositions de l'économie exigent vérification continuelle vis-à-vis de l'expérience. Une proposition concernant la relation entre les événements économiques ne peut jamais être validée une fois pour toutes avec certitude. Au contraire, elle est pour toujours soumise au résultat d'expériences contraintes futures. Une telle expérience pourra confirmer l'hypothèse. Mais cela ne la prouverait pas, puisque la proposition économique aurait utilisé des termes généraux (selon la terminologie philosophique, des universaux) dans sa description des événements reliés, et s'appliquerait donc à un nombre indéfini de cas ou d'instances, laissant ainsi toujours de l'espace à la possibilité d'expériences futures venant la réfuter. Tout ce qu'une confirmation prouverait serait que l'hypothèse n'a pas encore été mise en défaut. D'un autre côté, l'expérience pourrait réfuter l'hypothèse. Cela prouverait sûrement que quelque chose n'allait pas dans l'hypothèse telle qu'exprimée. Mais cela ne prouverait pas que la relation hypothétique entre les événements spécifiés ne pourra jamais être observée. Cela montrerait juste qu'en considérant et en vérifiant dans les observations seulement ce qui avait été vraiment pris en compte et vérifié jusque-là, la relation n'est pas encore apparue. Et il ne peut être exclu qu'elle puisse apparaître dès que d'autres circonstances auront été établies.

L'attitude que nourrit cette philosophie, et qui est devenue caractéristique de la plupart des économistes contemporains et de leur manière de mener leurs affaires, est celle du scepticisme : la devise étant « rien ne peut être connu avec certitude comme impossible dans le domaine des phénomènes économiques. » Encore plus précisément, puisque l'empirisme conçoit les phénomènes économiques comme des faits objectifs, s'étendant dans l'espace et soumis à des mesures quantifiables — en stricte analogie avec les phénomènes des sciences naturelles — le scepticisme étrange de l'économiste empiriste peut

être décrit comme celui d'un ingénieur social ne garantissant rien.⁴⁴

L'autre défi vint du côté de l'école historiciste. En effet, alors que Mises vivait en Autriche et en Suisse, la philosophie historiciste était l'idéologie dominante des universités germanophones et de leur élite et microcosme. Avec le développement de l'empirisme, cette importance fut considérablement réduite. Mais, en gros sur la dernière décennie, l'historicisme reprit de la vigueur au sein du monde académique occidental. Aujourd'hui, il est partout parmi nous, sous les noms d'herméneutique, de rhétorique, de déconstructionnisme et d'anarchisme épistémologique.⁴⁵

Pour l'historicisme, et c'est flagrant pour ses versions contemporaines, le modèle n'est pas la nature mais un texte littéraire. Les phénomènes économiques, selon la doctrine historiciste, ne sont pas des grandeurs objectives mesurables. Au contraire, ce sont des expressions subjectives et des interprétations se déroulant dans l'histoire pour être comprises et inter-

⁴⁴ Sur les conséquences relativistes de l'empirisme-positivisme, voir aussi Hoppe, « Une Théorie du Socialisme et du Capitalisme » (*"A Theory of Socialism and Capitalism"*) (Boston : Kluwer Academic Publishers, 1989), chapitre 6 ; idem, « Le Voile Intellectuel du Socialisme » (*"The Intellectual Cover for Socialism"*).

⁴⁵ Voir Ludwig von Mises, « Le cadre Historique de l'École Autrichienne d'Économie » (*"The Historical Setting of the Austrian School of Economics"*) (Auburn, Ala. : Ludwig von Mises Institute, 1984) ; idem, « Mémoires » (*„Erinnerungen“*) (Stuttgart : Gustav Fischer, 1978) ; idem, « Théorie et Histoire » (*"Theory and History"*), chapitre 10 ; Murray N. Rothbard, « Ludwig von Mises : Érudit, Créateur, Héros » (*"Ludwig von Mises: Scholar, Creator, Hero"*) (Auburn, Ala. : Ludwig von Mises Institute, 1988) ; pour une étude critique des idées historicistes, voir aussi Karl Popper, « La Pauvreté de l'Historicisme » (*"The Poverty of Historicism"*) ; pour un représentant de l'ancienne version de l'interprétation historiciste de l'économie, voir Werner Sombart, « Les Trois Économies Nationales » (*„Die drei Nationalökonomien“*) (Munich : Duncker & Humblot, 1930) ; Donald McCloskey, « La Rhétorique de l'Économie », (*"The Rhetoric of Economics"*) (Madison : University of Wisconsin Press, 1985) ; Ludwig Lachmann, « De Mises à Shackle : Un Essai sur l'Économie Autrichienne et la Société Kaléïdique » (*"From Mises to Shackle: An Essay on Austrian Economics and the Kaleidic Society"*), *Journal of Economic Literature* (1976).

prêtées par l'économiste, tout comme un texte littéraire se dévoile aux yeux de son lecteur qui l'interprète. Comme créations subjectives, la séquence de leurs événements ne suit aucune loi objective. Rien dans le texte littéraire, ni rien dans la séquence des expressions et des interprétations historiques, n'est régi par des relations constantes. Bien sûr, certains textes littéraires existent réellement, de même que certaines séquences d'événements historiques. Mais en aucun cas cela n'implique que cela devait se passer dans cet ordre-là. Cela est simplement arrivé. De la même manière néanmoins, comme on peut toujours inventer différentes histoires littéraires, l'histoire et la séquence des événements historiques aussi auraient pu se produire d'une toute autre manière. De plus, selon l'historicisme, et c'est spécialement clair dans sa version herméneutique moderne, la formation de ces expressions humaines, toujours conditionnelles, et de leurs interprétations n'est pas non plus contrainte par une loi objective. Dans la production littéraire, tout peut être exprimé ou interprété à propos de tout ; et, dans la même ligne, les événements historiques et économiques sont tout ce que quiconque veut bien exprimer ou interpréter, et leur description par l'historien et l'économiste est alors tout ce que celui-ci exprime ou interprète ces événements subjectifs passés comme ayant été.

L'attitude qu'engendre la philosophie historiciste est celle du relativisme. Sa devise est « tout est possible ». Libre de toute loi objective, car l'histoire et l'économie historico-herméneutique, tout comme la critique littéraire, sont affaires d'esthétique. Et par conséquent, sa production prend la forme de dissertations sur ce que quelqu'un ressent de ce qu'il ressent de ce qu'un autre ressentait — une forme littéraire qu'on ne connaît que trop, en particulier dans des domaines tels que la sociologie et la science politique.⁴⁶

⁴⁶ Sur l'extrême relativisme de l'historicisme-herméneutique, voir Hoppe, « À la Défense du Rationalisme Extrême » (*In Defense of Extreme Rationalism*) ; Murray N. Rothbard, « L'Invasion Herméneutique de la Philosophie et de l'Économie » (*The Hermeneutical Invasion of Philosophy and Economics*), *Review of Austrian Economics* (1988) ; Henry Veatch, « Déconstruction en

Je présume qu'on sent intuitivement que quelque chose cloche chez les philosophies empiristes et historicistes. Leurs récits épistémologiques ne semblent même pas coller à leurs propres modèles : la nature d'une part et les textes littéraires d'autre part. En tout cas, s'agissant des propositions économiques telles que la loi de l'utilité marginale ou la théorie quantitative de la monnaie, leurs récits semblent tout simplement faux. La loi de l'utilité marginale ne frappe certainement pas comme loi hypothétique à jamais sujette pour sa validation à des expériences de confirmation ou de réfutation se manifestant ici ou là. Et concevoir les phénomènes impliqués dans la loi comme des grandeurs quantifiables semble n'être que ridicule. Non pas que l'interprétation historiciste semble être meilleure. Croire que la relation entre les événements évoqués dans la théorie de la quantité de la monnaie peut être contredite juste en voulant le faire sembler absurde. Et l'idée ne paraît pas moins absurde de voir des concepts tels que la monnaie, la demande de monnaie et le pouvoir d'achat comme formés sans aucune contrainte objective et se référer simplement à des créations subjectives capricieuses. Au contraire, en opposition à la doctrine empiriste, ces deux exemples de propositions économiques semblent être logiquement vrais et se référer à des événements subjectifs par nature. Ainsi et en opposition à l'historicisme, il semblerait que ce qu'ils énoncent ne puisse être contredit par l'histoire entière et contienne des distinctions conceptuelles qui, tout en se référant à des événements subjectifs, étaient néanmoins objecti-

Philosophie : Rorty en Fit-II le Dénouement de la Philosophie Analytique Contemporaine ? », (*"Deconstruction in Philosophy: Has Rorty Made it the Dénouement of Contemporary Analytical Philosophy"*), *Review of Metaphysics* (1985) ; Jonathan Barnes, « Un Genre d'Intégrité », (*"A Kind of Integrity"*), *Austrian Economics Newsletter* (Été 1987) ; David Gordon, « Herméneutique Contre Économie Autrichienne » (*"Hermeneutics vs. Austrian Economics"*) (Auburn, Ala. : Ludwig von Mises Institute, Hors série, 1987) ; pour une brillante critique de la sociologie contemporaine, voir St. Andreski, « La Science Sociale Comme Sorcellerie » (*"Social Science as Sorcery"*) (New York : St. Martin's Press, 1973).

vement contraintes et incorporaient un savoir universellement valide.

Comme la plupart des économistes les plus connus avant lui, Mises partage ces intuitions.⁴⁷ Pourtant, dans sa recherche des fondements de l'économie, Mises va au-delà de l'intuition. Il relève le défi posé par l'empirisme et l'historicisme pour reconstruire méthodiquement les bases sur lesquelles ces intuitions peuvent être comprises comme correctes et justifiées. Ce faisant, il ne cherche pas à faire émerger une nouvelle discipline de l'économie. Mais en expliquant ce qui jusque-là n'avait été saisi qu'intuitivement, Mises va bien au-delà de tout ce qui avait pu être fait avant. En reconstruisant les fondements rationnels des intuitions des économistes, il nous assure du bon chemin à suivre pour tout développement futur en économie et nous protège de l'erreur intellectuelle systématique.

L'empirisme et l'historicisme, note Mises au début de sa reconstruction, sont des doctrines auto-contradictoires.⁴⁸ La notion empiriste voulant que tous les événements, naturels ou économiques, ne soient qu'hypothétiquement reliés est contredite par le message même de cette proposition empiriste :

⁴⁷ En ce qui concerne les opinions épistémologiques de prédécesseurs comme J. B. Say, Nassau W. Senior, J. E. Cairnes, John Stuart Mill, Carl Menger et Friedrich von Wieser, voir Ludwig von Mises, « Problèmes Épistémologiques de l'Économie » (*“Epistemological Problems of Economics”*), pp. 17-23 ; aussi Murray N. Rothbard, « Praxéologie : La Méthodologie de l'Économie Autrichienne » (*“Praxeology: The Methodology of Austrian Economics”*), in Edwin Dolan, éd., « Les Fondements de l'Économie Autrichienne Moderne » (*“The Foundations of Modern Austrian Economics”*) (Kansas City : Sheed et Ward, 1976).

⁴⁸ En plus des travaux de Mises cités au début de ce chapitre et de la littérature mentionnée dans la note 42, voir Murray N. Rothbard, « Individualisme et Philosophie des Sciences Sociales » (*“Individualism and the Philosophy of the Social Sciences”*) (San Francisco : Cato Institute, 1979) ; pour une splendide critique philosophique de l'économie empiriste, voir Hollis et Nell, « L'Homme Économique Rationnel » (*“Rational Economic Man”*) ; en tant que défense générale particulièrement précieuse du rationalisme contre l'empirisme et le relativisme — sans référence toutefois à l'économie — voir Blanshard, « Raison et Analyse » (*“Reason and Analysis”*) ; Kambartel, « Experience et Structure » (*„Erfahrung und Struktur“*).

car si cette proposition était vue comme étant soi-même simplement hypothétique, c'est-à-dire une proposition hypothétiquement vraie concernant des propositions hypothétiquement vraies, elle ne serait même pas valide comme déclaration épistémologique. Car alors elle ne donnerait pas la moindre justification à l'affirmation que les propositions économiques ne sont pas, et ne peuvent pas être, catégoriquement, *a priori* vraies, comme notre intuition nous en informe. Si toutefois, l'hypothèse empiriste de base était supposée elle-même catégoriquement vraie, c'est-à-dire en supposant pouvoir dire quelque chose de vrai *a priori* sur la façon dont les événements sont reliés, cela nierait sa propre thèse d'un savoir empirique devant invariablement être savoir hypothétique, laissant ainsi la place à une discipline comme l'économie prétendant produire *a priori* un savoir empirique valable. En outre, la thèse empiriste voulant que les phénomènes économiques soient conçus comme des grandeurs observables et mesurables — par analogie aux sciences naturelles — fait d'elle-même une impasse, aussi ; car, évidemment, l'empirisme entend nous fournir des connaissances empiriques significatives quand il nous informe que nos concepts économiques sont fondés sur des observations. Et pourtant, les concepts d'observation et de mesure eux-mêmes, que l'empirisme doit employer pour sa revendication, ne sont tous deux évidemment pas tirés de l'expérience observationnelle, au sens où des concepts tels que les poules et les œufs, ou les pommes et les poires le sont. On ne peut pas observer quelqu'un faisant une observation ou une mesure. Plutôt, il faut d'abord comprendre ce que sont les observations et les mesures pour ensuite pouvoir interpréter certains phénomènes observables comme étant la réalisation d'une observation ou d'une mesure. Ainsi, contrairement à sa propre doctrine, l'empirisme est contraint d'admettre qu'il existe un savoir empirique fondé sur la compréhension — tout comme, selon nos intuitions, les propositions écono-

miques prétendent s'appuyer sur la compréhension — plutôt que sur des observations.⁴⁹

Et concernant l'historicisme, ses auto-contradictions ne sont pas moins manifestes. Car si, comme le prétend l'historicisme, les événements historiques et économiques — qu'il conçoit comme des suites d'événements subjectivement compris plutôt qu'observés — ne sont régis par aucune relation constante, invariable dans le temps, alors cette proposition même ne peut non plus prétendre dire vrai quant à l'histoire et à l'économie. Au mieux, ce serait une proposition avec, disons, une valeur de vérité éphémère : peut-être vraie maintenant, si on le souhaite, mais peut-être fausse un instant plus tard, si on ne souhaite plus, personne ne sachant jamais ce qu'on souhaite ou pas. Pourtant, si tel était le statut de l'hypothèse historiciste de base, elle non plus ne pourrait être qualifiée d'épistémologie, évidemment. L'historicisme ne nous aurait donné aucune raison de croire tout cela. Si, cependant, la proposition de base de l'historicisme était supposée invariablement vraie, alors une telle proposition sur la nature constante des phénomènes historiques et économiques contredirait sa propre doctrine niant de telles constantes. De plus, l'historien — et plus encore son héritier moderne, l'herméneuticien — affirme que les événements historiques et économiques ne sont que des créations subjectives, libres des contraintes de tout facteur objectif, ce qui est prouvé faux par l'affirmation elle-même. Car, évidemment, un historiciste doit supposer cette affirmation comme significative et vraie ; il doit supposer dire quelque chose de spécifique sur quelque chose, plutôt que simplement prononcer des sons vides de sens tel un *abracadabra*. Pourtant, si c'est le cas, alors, clairement, sa déclaration doit être supposée être contrainte par quelque chose hors du champ des créations subjectives arbitraires. Bien sûr, je peux dire ce que l'historiciste dit en an-

⁴⁹ Pour une défense élaborée du dualisme épistémologique, voir aussi Apel, « Transformation de la Philosophie » („*Transformation der Philosophie*“), 2 vol. et Habermas, « La logique des sciences sociales » („*Zur Logik der Sozialwissenschaften*“).

glais, allemand ou chinois, ou dans toute autre langue que je souhaite, dans la mesure où les expressions et interprétations historiques et économiques peuvent être considérées comme de simples créations subjectives. Mais quoi que je dise dans quelque langue choisie doit être supposé contraint par un sens propositionnel sous-jacent à ma déclaration, qui est le même pour tout langage et complètement indépendant de la forme linguistique particulière dans laquelle elle s'exprime. Et contrairement à la croyance historiciste, l'existence d'une telle contrainte n'est pas telle qu'on puisse en disposer à volonté. Au contraire, elle est objective dans la mesure où nous pouvons la comprendre comme présupposé logiquement nécessaire pour dire quoi que ce soit de significatif, par opposition à produire juste des sons vides de sens. L'historiciste ne pourrait prétendre dire quoi que ce soit sans le fait que ses expressions et interprétations sont en réalité contraintes par les lois de la logique en tant que présupposition même de déclarations significatives comme telles.⁵⁰

Avec une telle réfutation de l'empirisme et de l'historicisme, remarque Mises, les prétentions de la philosophie rationaliste sont rétablies avec succès, et justification faite de la possibilité de déclarations *a priori* vraies, comme celles de l'économie semblent être. En effet, Mises considère explicitement ses propres recherches épistémologiques comme la prolongation du travail de la philosophie rationaliste occidentale. Aux côtés de Leibniz et Kant, il s'oppose à la tradition de Locke et Hume.⁵¹ Il se rallie à Leibniz lorsqu'il répond à la célèbre maxime de Locke : « rien n'est dans l'intellect qui n'a d'abord été dans les sens », avec son tout aussi célèbre « sauf l'intellect lui-même ». Et il reconnaît sa tâche de philosophe de l'économie comme strictement analogue à celle de Kant en tant que philosophe de la raison pure, c'est-à-dire de l'épisté-

⁵⁰ Voir à ce sujet Hoppe, « À la Défense du Rationalisme Extrême » (*In Defense of Extreme Rationalism*).

⁵¹ Voir Mises, « Les Fondements Ultimes de la Science Économique » (*The Ultimate Foundation of Economic Science*), p. 12.

mologie. Comme Kant, Mises veut démontrer l'existence de vraies propositions synthétiques *a priori*, donc des propositions dont les valeurs de vérité peuvent être définitivement établies, même si pour ce faire les moyens de la logique formelle sont insuffisants et les observations inutiles.

Ma critique de l'empirisme et de l'historicisme a prouvé la prétention rationaliste générale. Elle a prouvé qu'on possède en effet des connaissances qui, sans dériver de l'observation, sont pourtant contraintes par des lois objectives. En fait, notre réfutation de l'empirisme et de l'historicisme contient une telle connaissance synthétique *a priori*. Néanmoins, quid de la tâche constructive montrant que les propositions de l'économie, telles que la loi de l'utilité marginale et la théorie quantitative de la monnaie, sont bien de ce type de savoir ? Pour ce faire, remarque Mises suivant les critiques traditionnellement formulées par les philosophes rationalistes, les propositions économiques doivent respecter deux exigences. Premièrement, il doit être possible de montrer qu'elles ne dérivent pas d'indices observationnels, car les indices observationnels ne peuvent révéler que les choses comme elles sont ; il n'y a rien en eux qui puisse indiquer pourquoi les choses *doivent* être comme elles sont. Plutôt, les propositions économiques doivent être fondées sur la cognition réflexive, sur notre compréhension de nous-mêmes en tant que sujets sachants. Et d'autre part, cette compréhension réfléchie doit produire certaines propositions sous forme d'axiomes tangibles évidents. Non pas au sens que de tels axiomes devraient aller de soi au sens psychologique, c'est-à-dire qu'il faudrait en être directement conscient ou que leur vérité dépendrait d'un sentiment psychologique de conviction. Au contraire, comme Kant avant lui, Mises insiste beaucoup qu'il est habituellement bien plus laborieux de découvrir de tels axiomes que de découvrir une vérité observationnelle telle que les feuilles des arbres sont vertes ou que je fais 1m88.⁵² Ainsi plutôt, ce qui en fait

⁵² Voir Emmanuel Kant, « Critique de la Raison Pure », („*Kritik der reinen Vernunft*“), p. 45 ; Mises, « L'Action Humaine » („*Human Action*“), p. 38.

des axiomes tangibles évidents, c'est que personne ne peut nier leur validité sans s'auto-contradire, car en tentant de les nier, on présuppose déjà leur validité.

Mises souligne que les deux exigences sont remplies par ce qu'il appelle l'axiome de l'action, c'est-à-dire, la proposition que les humains agissent, qu'ils manifestent un comportement intentionnel.⁵³ Clairement, cet axiome ne découle pas de l'observation — il n'y a que des mouvements corporels à observer, mais aucune « action » — mais provient plutôt de la compréhension réflexive. Et cette compréhension est bien une proposition évidente en soi. Car sa vérité ne peut être niée, puisque ce déni devrait lui-même être catégorisé comme une action. Mais n'est-ce pas juste banal ? Et quel rapport avec l'économie ? Bien sûr, il avait déjà été reconnu que les concepts économiques tels que les prix, les coûts, la production, le crédit monétaire, etc. avaient quelque rapport avec le fait qu'il existe des acteurs. Mais que toute l'économie puisse être fondée et reconstruite sur la base d'une telle proposition banale, et comment, est certainement tout sauf immédiat. C'est une des plus grandes réussites de Mises de justement avoir montré ceci : il y a des éclairages impliqués au sein de cet axiome de l'action banal psychologiquement parlant, qui n'étaient pas psychologiquement évidents en soi ; et que ce sont ces intuitions qui fondent les théorèmes de l'économie comme véritables propositions synthétiques *a priori*.

Il n'est certainement pas évident psychologiquement qu'à chaque action l'acteur poursuit un but ; et que quel que soit le but, le fait qu'un acteur le poursuive révèle qu'il a dû lui donner une valeur relativement plus élevée qu'à tout autre but auquel il pouvait penser au début de son action. Il n'est pas évident que, pour atteindre son objectif le meilleur, un acteur doit intervenir ou décider de ne pas intervenir — ce qui bien sûr est aussi une intervention intentionnelle — plus tôt dans

⁵³ Voir à ce sujet Mises, « L'Action Humaine » (*“Human Action”*), chapitre 4 ; Murray N. Rothbard, « Homme, Économie et État » (*“Man, Economy, and State”*) (Los Angeles : Nash, 1962), chapitre 1.

le temps pour produire un résultat plus tard ; il n'est pas non plus évident que de telles interventions impliquent forcément l'emploi de moyens rares — *a minima* ceux du corps de l'acteur, sa place au sol et le temps pris par l'action. Il ne va pas de soi que ces moyens doivent également avoir une valeur pour l'acteur — une valeur dérivée de celle du but — parce que l'acteur doit considérer leur emploi comme nécessaire pour atteindre efficacement le but ; et que les actions ne peuvent être exécutées qu'en séquence, impliquant toujours un choix, c'est-à-dire adopter une démarche qui, à un moment donné, promet à l'acteur les résultats les meilleurs et exclut en même temps de poursuivre d'autres buts moins valorisés. Il n'est pas immédiatement clair que suite au choix et à la préférence donnée à un but plutôt qu'un autre — de ne pas pouvoir atteindre tous les buts simultanément — toute action implique l'engagement de coûts, c'est-à-dire l'abandon de la valeur du but alternatif le meilleur qui ne puisse être réalisé ou dont la réalisation doit être différée, car les moyens nécessaires pour cela sont liés à la réalisation d'un autre but encore mieux valorisé. Et enfin, il n'est pas évident qu'à son tout début, chaque but d'action doit être vu comme plus valable pour l'acteur que son coût et capable de générer un profit, c'est-à-dire un résultat dont la valeur est supérieure à celle de l'occasion délaissée, et pourtant que toute action est de plus invariablement menacée par la possibilité d'une perte si l'acteur trouve, rétrospectivement, que contrairement à ses attentes, le résultat effectivement obtenu a en réalité une valeur inférieure à celle que l'alternative ignorée aurait eue.

Toutes ces catégories, que nous savons être le cœur même de l'économie — valeurs, fins, moyens, choix, préférence, coût, profit et perte — sont impliquées dans l'axiome de l'action. Comme l'axiome lui-même, elles ne sont pas tirées de l'observation. Plutôt, celui qui est capable d'interpréter des observations selon de telles catégories doit déjà savoir ce que signifie d'agir. Quiconque n'étant pas un acteur ne peut espérer les comprendre, car elles ne sont pas « données », prêtes à être observées, c'est l'expérience observationnelle qui est imprimée en ces termes tels qu'ils sont perçus par un acteur. Et

alors qu'eux-mêmes et leurs interrelations ne semblaient pas immédiatement découler de l'axiome de l'action, une fois explicitée leur implication, et sa logique, on n'a plus aucune difficulté à les reconnaître comme *a priori* vrai au même sens que l'axiome l'est lui-même. Car toute tentative de réfuter la validité de ce que Mises a reconstruit comme impliqué par le concept même d'action devrait viser un but, exiger des moyens, exclure d'autres buts d'action, avoir des coûts, soumettre l'acteur à la possibilité d'atteindre ou pas le but désiré et ainsi de conduire à un profit ou à une perte. Ainsi, il est manifestement impossible de jamais contester ou réfuter la validité des thèses de Mises. En effet, une situation dans laquelle les catégories d'action cessent d'avoir une existence réelle ne pourra jamais être observée ou rapportée, puisque faire une observation et s'exprimer sont en soi des actions.

Toutes les véritables propositions économiques, et c'est ce qui motive la praxéologie et qui synthétise la grande révélation de Mises, peuvent être déduites, par la logique formelle, de cette connaissance tangible incontestable de la signification de l'action et de ses catégories. Plus précisément, tous les théorèmes économiques vrais consistent en (a) une compréhension de la signification de l'action, (b) une situation ou un changement de situation – supposé donné ou identifié comme étant donné — et décrit en termes de catégories de l'action, et (c) une déduction logique des conséquences – encore une fois en termes de ces catégories — qui doivent résulter pour un acteur de cette situation ou de ce changement de situation. La loi de l'utilité marginale par exemple,⁵⁴ découle de notre connaissance indiscutable du fait que chaque acteur préfère toujours ce qui le satisfait davantage à ce qui le satisfait moins, plus de l'hypothèse qu'il est confronté à une augmentation de la fourniture d'un bien (c'est-à-dire un moyen rare), dont il considère les unités d'une utilité égale, d'une unité addition-

⁵⁴ Sur la loi de l'utilité marginale, voir Mises, « L'Action Humaine » (“*Human Action*”), pp. 119-27 et Rothbard, « Homme, Économie et État » (“*Man, Economy, and State*”), pp. 268-271.

nelle. De ceci découle inéluctablement que cette unité additionnelle ne peut être utilisée que comme moyen d'éliminer une insatisfaction vue moins urgente que le but le moindre précédemment satisfait par une unité de ce bien. Pourvu qu'il n'y ait pas d'erreur dans le processus de déduction, les conclusions que donne la théorisation économique, en rien différente pour toute autre proposition économique du cas de la loi de l'utilité marginale, doivent être valables *a priori*. La validité de ces propositions remonte *in fine* au seul axiome indiscutable de l'action. Penser, comme le fait l'empirisme, que ces propositions exigent des tests empiriques continus pour leur validation est absurde et un signe de confusion intellectuelle pure et simple. Et il n'est pas moins absurde et confus de croire, comme le fait l'historicisme, que l'économie n'a rien à dire sur les relations constantes et invariables, et qu'elle se contente de traiter d'événements historiquement accidentels. Dire cela avec sens et intention, c'est démentir une telle affirmation, puisque dire quoi que ce soit suppose déjà l'action et la connaissance du sens des catégories de l'action.

III

Cela suffira ici pour expliquer la réponse de Mises concernant la recherche des fondements de l'économie. J'en viens maintenant à mon second objectif : l'explication du pourquoi et du comment la praxéologie pose aussi les fondements de l'épistémologie. Mises en avait conscience et il était convaincu de la grande importance de cette idée pour la philosophie rationaliste. Pourtant, Mises n'a pas traité la question de manière systématique. Il n'y guère que quelques brèves remarques sur ce point, disséminées dans tout le corps massif de ses écrits.⁵⁵ Ainsi, dans ce qui suit, je dois essayer de poser de nouvelles pierres.

⁵⁵ Mises écrit : « La connaissance est un outil de l'action, elle a pour fonction de conseiller l'homme sur comment procéder dans son effort pour réduire son insatisfaction... La catégorie de l'action est la catégorie fondamen-

Je commencerai mon explication en introduisant un second axiome *a priori* et en clarifiant sa relation envers l'axiome de l'action. Une telle compréhension est la clé pour résoudre notre problème. Le second axiome est appelé « l'*a priori* de l'argumentation », qui affirme que les humains sont capables d'argumentation et donc connaissent la signification de la vérité et de la validité.^{56 57} Comme dans le cas de l'axiome de l'action, il n'y a qu'un comportement verbal à observer et une connaissance réflexive préalable est nécessaire pour l'interpréter comme un argument significatif. Et la validité de l'axiome, comme celle de l'axiome de l'action, est indiscutable. Il est impossible de nier qu'on puisse argumenter, car le déni lui-même serait un *argument*. En fait, on ne pourrait même pas se dire en silence « je ne peux pas argumenter » sans ainsi se contredire. On ne peut pas argumenter

tale de la connaissance humaine, elle implique toutes les catégories de la logique et la catégorie de régularité et de causalité. Elle implique la catégorie du temps et celle de la valeur... Dans l'action, l'esprit de l'individu se voit comme différent de son environnement, le monde extérieur, et essaie d'étudier cet environnement pour influencer le cours des événements qui s'y déroulent. » (« Les Fondements Ultimes de la Science Économique » (“*The Ultimate Foundation of Economic Science*”), pp. 35-36). Ou : « Penser et raisonner *a priori* d'une part, et l'action humaine d'autre part, sont tous deux des manifestations de l'esprit... La raison et l'action sont congénères et homogènes, deux aspects d'un même phénomène. » (ibid., p. 42). Pourtant, il laisse le propos plus ou moins là et conclut que « ce n'est pas le champ de la praxéologie que d'étudier le rapport entre la pensée et l'action. » (« L'Action Humaine » (“*Human Action*”), page 25).

⁵⁶ Sur l'*a priori* de l'argumentation, voir aussi K. O. Apel, « Transformation de la Philosophie » („*Transformation der Philosophie*“), vol. 2.

⁵⁷ NdT : Voici un second terme fondamental qui porte un double sens qu'il convient de bien saisir. '*To argue*' en anglais, comme ses dérivés comme '*argument*' et '*argumentation*', signifie à la fois « discuter », voire « se disputer », et « raisonner » ou « argumenter ». Hoppe l'emploie avant tout au sens de « discuter avec rationalité », d'échanger des phrases signifiantes avec autrui ; mais souvent émerge l'usage, le recours à la seule rationalité lors de cette discussion. Par cohérence avec l'usage dans d'autres traductions, « argumenter » a été gardé ici, avec ce double sens. Toutefois, lorsque le sens s'éloigne de celui de « discuter », pour plus rester sur « raisonner », cela est indiqué par des italiques.

qu'on ne peut pas argumenter. On ne peut pas non plus contester savoir ce que signifie d'avancer un *argument* vrai ou valide sans prétendre implicitement que la négation soit vraie.

Il n'est pas difficile de réaliser que les deux axiomes *a priori* — celui de l'action et celui de l'argumentation — sont intimement liés. D'un côté, les actions sont plus fondamentales que les argumentations, dont l'existence laisse émerger l'idée de validité, l'argumentation n'étant qu'une sous-classe de l'action. D'un autre côté, reconnaître ce qui vient de l'être concernant l'action et l'argumentation et leur relation réciproque exige une *argumentation*, et donc, en ce sens, l'argumentation doit être considérée comme plus fondamentale que l'action : sans argumentation, on ne peut rien dire à propos de l'action. Mais alors, puisque c'est par l'argumentation que le schéma est révélé (bien qu'elle puisse ne pas être connue telle avant toute argumentation) que la possibilité de l'argumentation présuppose en fait que les déclarations de validité ne peuvent être discutées explicitement au cours d'une argumentation que si les individus le faisant savent déjà ce que signifie agir et avoir les connaissances impliquées par l'action, la signification de l'action en général comme celle de l'argumentation en particulier doivent être considérées comme des fils, nécessairement entrelacés par la logique, de savoir *a priori*.

Ce que cet éclairage de l'interrelation entre l'*a priori* de l'action et celui de l'argumentation suggère est ceci. Traditionnellement, la tâche de l'épistémologie fut conçue comme celle de formuler ce qui peut être connu *a priori*, ainsi que ce qui peut être connu *a priori* comme ne pouvant être l'objet d'un savoir *a priori*. Reconnaisant, comme nous venons de le faire, que les déclarations de connaissance sont faites et validées lors de l'argumentation et que cela est indéniable, on peut désormais reconstruire la tâche de l'épistémologie plus précisément comme celle de formuler des propositions qui sont indiscutables argumentativement, au sens que leur vérité est déjà impliquée dans le fait même de faire valoir son *argument* et ne peut donc pas être rejetée argumentativement ; et de délimiter le champ de telles connaissances *a priori* du domaine des propositions dont la validité ne peut être établie de

cette manière, mais nécessite des informations supplémentaires et contraintes pour leur validation, ou qui ne peuvent être validées du tout, telles de simples déclarations métaphysiques au sens péjoratif du terme 'métaphysique'.

Mais qu'est-ce qui est impliqué dans le fait même d'argumenter ? C'est à cette question que notre compréhension de l'interconnexion inextricable entre l'*a priori* de l'argumentation et celui de l'action apporte une réponse. Sur un plan très général, on ne peut nier que l'argumentation présuppose l'action et que les *arguments*, et la connaissance qu'ils portent, sont ceux des acteurs. Et plus précisément, on ne peut pas nier que la connaissance elle-même est une catégorie de l'action ; que la structure de la connaissance ne peut qu'être contrainte par le rôle particulier que joue la connaissance au sein des catégories d'action ; et que l'existence de telles contraintes structurelles ne peut jamais être réfutée par quelque connaissance que ce soit.

C'est en ce sens que les concepts intégrés à la praxéologie doivent être perçus comme apportant les fondements de l'épistémologie : la connaissance est une catégorie bien distincte de celles que j'expliquai plus haut — des fins et des moyens. Les buts que nous efforçons d'atteindre par nos actions et les moyens que nous employons pour ce faire sont des biens rares. Les biens liés à nos buts sont objets de consommation et sont éliminés et détruits par la consommation et doivent donc être produits de nouveau. Et les moyens employés doivent de plus être accumulés. Il n'en va pas de même pour la connaissance, qu'on la considère ou non comme un moyen ou une fin en soi. Bien sûr, acquérir de la connaissance nécessite des biens rares — au moins son corps et son temps. Pourtant, une fois la connaissance acquise, elle n'est plus rare. Elle ne peut être consommée, et les services qu'elle peut rendre ne sont pas épuisables. Acquise, c'est une ressource inépuisable qui intègre une valeur perpétuelle pour-

vu simplement qu'elle ne soit oubliée.⁵⁸ Pourtant, la connaissance n'est pas un bien gratuit dans le même sens que l'air, dans des circonstances normales, est un bien gratuit. C'est plutôt une catégorie de l'action. Ce n'est pas seulement un ingrédient mental de chaque action, contrairement à l'air, mais surtout la connaissance, et non l'air, est validée, autrement dit elle doit avoir une fonction positive pour un acteur au sein des contraintes invariantes du cadre catégoriel des actions. C'est la tâche de l'épistémologie de clarifier ce que sont ces contraintes et ce qu'on peut donc savoir de la structure de la connaissance en tant que telle.

Bien qu'une telle reconnaissance des contraintes praxéologiques sur la structure de la connaissance puisse ne pas immédiatement apparaître comme de grande signification en soi, cela a des implications très importantes. D'une part, à cet éclairage, une difficulté récurrente de la philosophie rationaliste trouve sa réponse. Une querelle classique faite au rationalisme de la tradition Leibniz-Kant veut qu'il semblait impliquer une forme d'idéalisme. Réalisant que les propositions *a priori* vraies ne pouvaient pas même être dérivées des observations, le rationalisme répondit à la question du comment un savoir *a priori* pouvait être possible en adoptant le modèle d'un esprit actif, par opposition au modèle empiriste d'un esprit passif, un esprit miroir dans la tradition de Locke et Hume. Selon la philosophie rationaliste, les propositions *a priori* vraies ont leur fondement dans l'opération de principe de la pensée qu'on ne pourrait sinon pas même concevoir comme opération ; elles reposaient sur les catégories d'un esprit actif. Cela dit, comme les empiristes l'ont trop vite souligné, la critique évidente d'une telle position est que, si tel était effectivement le cas, on ne pourrait expliquer pourquoi de telles catégories mentales devraient coller à la réalité. Mais plutôt, on serait forcé d'accepter l'absurde supposition idéaliste que la réalité devrait être conçue comme une création de

⁵⁸ Sur cette différence fondamentale entre les moyens économiques, c'est-à-dire, les moyens rares, et la connaissance, voir aussi Mises, « L'Action Humaine » (« *Human Action* »), p. 128, 661.

l'esprit, afin de prétendre que le savoir *a priori* pourrait intégrer n'importe quelle information sur la structure de la réalité. Et clairement une telle affirmation semblait justifiée face à des déclarations programmatiques de philosophes rationalistes tels que celle-ci par Kant : : « *Jusqu'ici, on a supposé que notre connaissance devait se conformer à la réalité observée* » ; au contraire, on devrait supposer que « *la réalité qu'on observe se conforme à notre connaissance.* »⁵⁹

Reconnaître que la connaissance est structurellement contrainte par son rôle dans le cadre des catégories de l'action fournit la solution à une telle critique. Car dès qu'on le réalise, toutes les suggestions idéalistes de la philosophie rationaliste disparaissent, et à l'inverse une épistémologie affirmant que des propositions vraies *a priori* existent devient une épistémologie réaliste. Une fois compris comme contraint par les catégories de l'action, le fossé apparemment infranchissable entre l'esprit d'une part et de l'autre le réel, le monde physique extérieur de l'autre, devient comblé. Ainsi contrainte, la connaissance *a priori* doit être autant une chose mentale qu'une réflexion de la structure de la réalité, puisque ce n'est que par des actions que l'esprit entre en contact avec la réalité, pour ainsi dire. Agir est un ajustement cognitivement dirigé d'un corps physique au sein de la réalité physique. Et donc, il ne peut y avoir de doute que la connaissance *a priori*, conçue comme un éclairage des contraintes structurelles imposées au savoir, au sens de connaissance des acteurs, doit en effet correspondre à la nature des choses. Le caractère réaliste d'un tel savoir se manifesterait non seulement dans le fait qu'on ne pourrait pas *penser* qu'il en soit autrement, mais dans le fait qu'on ne pourrait pas en *altérer* la vérité.

⁵⁹ Emmanuel Kant, « Critique de la Raison Pure », („*Kritik der reinen Vernunft*“), p. 25. La question de savoir si une telle interprétation de l'épistémologie de Kant est effectivement correcte est, bien sûr, une question très différente. Clarifier ce problème n'est cependant pas un sujet ici. Pour une interprétation activiste ou constructiviste de la philosophie kantienne, voir F. Kambartel, « Expérience et Structure » („*Erfahrung und Struktur*“), chapitre 3 ; Hoppe, « Agir et Reconnaître » („*Handeln et Erkennen*“) (Bern : Lang, 1976).

Pourtant, il y a des éléments plus spécifiques impliqués par la reconnaissance des fondements praxéologiques de l'épistémologie — en dehors de la substitution générale de l'esprit d'un acteur agissant au moyen d'un corps physique au modèle rationaliste traditionnel d'un esprit actif. La connaissance *a priori* devient immédiatement une connaissance réaliste (si réaliste qu'elle peut être comprise comme n'étant littéralement pas réversible). Plus précisément, à la lumière de cette intuition, un soutien clé est apporté à ces trop rares philosophes rationalistes qui — contre la mode empiriste [NdT 'Zeitgeist' dans le texte] — maintiennent obstinément sur différents fronts philosophiques que de vraies propositions *a priori* sur le monde réel sont possibles.⁶⁰ De plus, à la lumière de la reconnaissance des contraintes praxéologiques sur la structure de la connaissance, ces diverses tentatives rationalistes viennent s'intégrer méthodiquement en un corps unifié de philosophie rationaliste.

En comprenant explicitement la connaissance telle qu'elle figure dans l'argumentation, une catégorie particulière de l'action, on comprend aussitôt pourquoi l'affirmation rationaliste perpétuelle que les lois de la logique — à commencer par

⁶⁰ En plus des travaux mentionnés dans la note 48, voir Brand Blanshard, « La Nature de la Pensée » (*"The Nature of Thought"*) (Londres : Allen et Unwin, 1921) ; M. Cohen, « Raison et Nature » (*"Reason and Nature"*) (New York : Harcourt, Brace, 1931) ; idem, « Préface à la Logique » (*"Preface to Logic"*) (New York : Holt, 1944) ; A. Pap, « Sémantique et Vérité Nécessaire » (*"Semantics and Necessary Truth"*) (New Haven : Yale University Press, 1958) ; S. Kripke, « Nommage et Nécessité » (*"Naming and Necessity"*), in D. Davidson et G. Harman, éd., « Sémantique du Langage Naturel » (*"Semantics of Natural Language"*) (New York : Reidel, 1972) ; H. Dingler, « La Saisie du Réel » (*„Die Ergreifung des Wirklichen“*) (Francfort / M. : Suhrkamp, 1969) ; idem, « Structure de la Science Fondamentale Exacte » (*„Aufbau der exakten Fundamentalwissenschaft“*) (Munich : Eidos, 1964) ; W. Kamlah et P. Lorenzen, « Logique Propédeutique » (*„Logische Propädeutik“*) (Mannheim : Bibliographisches Institut, 1968) ; P. Lorenzen, « Pensée Méthodique » (*„Methodisches Denken“*) (Francfort / M. : Suhrkamp, 1968) ; idem, « Logique Normative et Éthique » (*"Normative Logic and Ethics"*) (Mannheim : Bibliographisches Institut, 1969) ; K. O. Apel, « Transformation de la Philosophie » (*„Transformation der Philosophie“*).

les plus fondamentales, c'est-à-dire celles de la logique propositionnelle des conjonctions (« et », « ou », « si-alors », « non ») et des quantificateurs (« il y a », « tous », « certains ») — sont de vraies propositions *a priori* sur la réalité, et non de simples stipulations verbales sur les règles de transformation de signes choisis arbitrairement, comme le voudraient les formalistes empiristes, est en effet correcte. Elles sont autant des lois de la pensée que de la réalité, parce que ce sont des lois qui ont leur fondement ultime dans l'action et qui ne peuvent être évitées par aucun acteur. Dans chaque action, un acteur identifie une situation spécifique et la catégorise d'une manière plutôt que d'une autre afin de pouvoir faire un choix. C'est ce qui explique *in fine* la structure des propositions même les plus élémentaires (telle « Socrate est un homme ») consistant en un nom valable ou une expression identifiante pour nommer ou identifier quelque chose, et un prédicat pour affirmer ou nier certaines propriétés spécifiques de l'objet nommé ou identifié, et qui explique les piliers de la logique : les lois de l'identité et de la contradiction. Et c'est cet aspect universel de l'action et du choix qui explique de même notre compréhension des catégories « il y a », « tous » et, par implication, « certains », ainsi que « et », « ou », « si-alors » et « non ». ⁶¹ On peut dire,

⁶¹ Sur les interprétations rationalistes de la logique, voir Blanshard, « Reason et Analyse » (“*Reason and Analysis*”), chapitres 6, 10 ; P. Lorenzen, « Introduction à l'Opérationnel et aux Mathématiques » („*Einführung in Die Operik und Mathematik*”) (Frankfurt / M. : Akademische Verlagsgesellschaft, 1970) ; K. Lorenz, « Éléments de Critique Linguistique » („*Elemente der Sprachkritik*”) (Frankfurt / M. : Suhrkamp, 1970) ; idem, « La Justification Dialogique de la Logique Efficace » („*Die dialogische Rechtfertigung der effektiven Logik*”), in : F. Kambartel et J. Mittelstrass, éd., « Au Fondement Normatif de la Science » („*Zum normativen Fundament der Wissenschaft*”) (Frankfurt / M. : Athenäum, 1973).

Sur le caractère propositionnel de la langue et de l'expérience, en particulier, voir W. Kamlah et P. Lorenzen, « Logique Propédeutique » („*Logische Propädeutik*”), chapitre 1 ; P. Lorenzen, « Logique Normative et Éthique » (“*Normative Logic and Ethics*”), chapitre 1. Lorenzen écrit : « J'appelle un usage une convention si je connais un autre usage que je pourrais accepter à la place. ... Cependant, je ne connais pas d'autre comportement qui pourrait remplacer l'usage d'une phrase élémentaire. Si je n'acceptais pas les noms

bien sûr, que quelque chose peut être « a » et « non-a » en même temps, ou que « et » signifie ceci plutôt qu'autre chose. Mais on ne peut pas *aller contre* la loi de la contradiction ; et on ne peut pas changer la définition réelle de « et ». Car, par simple action avec un corps physique dans l'espace physique, on affirme invariablement la loi de la contradiction et on exprime invariablement sa véritable connaissance constructive de la signification de « et » et de « ou ».

De même, la raison ultime faisant de l'arithmétique une discipline *a priori* et pourtant empirique, comme les rationalistes l'ont toujours comprise, devient maintenant discernable. L'orthodoxie empiriste-formaliste dominante conçoit

propres et les prédicateurs, je ne saurais pas du tout comment parler. ... Chaque nom propre est une convention ... mais utiliser des noms propres en soi n'est pas une convention : c'est une forme unique de comportement linguistique. Dès lors, je vais l'appeler « logique ». Il en va de même pour les prédicateurs. Chaque prédicateur est une convention. Cela se manifeste par l'existence de plus d'un langage naturel. Mais tout langage utilise des prédicateurs. » (ibid., p.16). Voir aussi J. Mittelstrass, « Le Retour du Même » („*Die Wiederkehr des Gleichen*“), Ratio (1966).

Sur la loi de l'identité et de la contradiction, en particulier, voir B. Blanshard, « Raison et Analyse » (“*Reason and Analysis*”), pp. 276ff, 423ff.

Sur une évaluation critique des logiques à 3 valeurs ou plus comme des formalismes symboliques sans signification ou présupposant logiquement une compréhension de la logique traditionnelle à deux valeurs, voir W. Stegmüller, « Les Courants de la Philosophie Contemporaine » („*Hauptströmungen der Gegenwartsphilosophie*“) vol. 2 (Stuttgart : Kröner, 1975), pp. 182-91 ; B. Blanshard, « Raison et Analyse » (“*Reason and Analysis*”), p. 269-275. En ce qui concerne, par exemple, la logique à valeurs multiples ou à texture ouverte, proposée par F. Waismann, Blanshard note : « Nous ne pouvons que suivre Waismann — et Hegel — disant que les distinctions en noir et blanc de la logique formelle sont très inadaptées à la pensée vivante. Mais pourquoi devrait-on dire, comme le fait Waismann, qu'en adoptant une logique plus différenciée, on adopte un système alternatif incompatible avec la logique du noir et blanc ? Ce qu'il a en fait réalisé, c'est de dévoiler un certain nombre de gradations au sein de la signification plus ancienne du mot « non ». Nous ne doutons pas que de telles gradations existent, et en fait autant qu'il souhaite en distinguer. Mais un raffinement de la vieille logique n'est pas un abandon de celle-ci. Il est encore vrai que la couleur que je vis hier était soit une nuance déterminée de jaune ou non, même si le « non » peut recouvrir une multitude d'approximations, et même si je ne saurai jamais quelle nuance je vis. » (ibid., pp. 273-74).

l'arithmétique comme la manipulation de signes définis arbitrairement selon des règles de transformation arbitrairement stipulées, et donc dépourvue de toute signification empirique. Pour cette conception, qui ne voit évidemment l'arithmétique que comme un jeu, si habile soit-il, l'application réussie de l'arithmétique en physique est un embarras intellectuel. En effet, les formalistes empiristes ne peuvent s'accommoder de ce fait que via un événement miraculeux. Que ce ne soit pas un miracle, cependant, devient visible une fois la praxéologique ou — pour utiliser ici la terminologie du philosophe-mathématicien rationaliste le plus remarquable, Paul Lorenzen et son école — le caractère opératoire ou constructiviste de l'arithmétique compris. L'arithmétique et son caractère de discipline intellectuelle synthétique *a priori* sont enracinés dans notre compréhension de la répétition, la répétition de l'action. Plus précisément, ils reposent sur notre compréhension du sens de « faites ceci » et de « faites le encore, à partir du résultat présent ». Et l'arithmétique traite ensuite de choses réelles : d'unités construites ou identifiées de quelque chose. Elle décrit quelles relations doivent exister entre de telles unités par suite de leur construction selon la règle de la répétition. Comme Paul Lorenzen l'a montré en détail, tout de ce qui se présente actuellement comme *mathématiques* ne peut pas être établi par construction — et ces domaines [NdT non construits], bien sûr, devraient être reconnus pour ce qu'ils sont : des jeux de symboles sans valeur épistémologique. Mais tous les outils mathématiques réellement utilisés en physique, c'est-à-dire les outils de l'analyse classique, peuvent être dérivés par construction. Ce ne sont pas des symbolismes empiriquement vides, mais de vraies propositions envers la réalité. Ils s'appliquent à tout, pourvu que cela soit constitué d'une ou de plusieurs unités distinctes, et pourvu que ces unités soient construites ou identifiées en unités par une procédure de type « recommencer, construire ou identifier une autre unité en répétant l'opération précédente. »⁶² À nouveau,

⁶² Sur une interprétation rationaliste de l'arithmétique, voir Blanshard,

on peut *dire*, bien sûr, que 2 plus 2 fait parfois 4 mais parfois 2 ou 5 unités, et en réalité observationnelle, pour des lions plus des agneaux ou pour des lapins, cela peut même être vrai,⁶³ mais dans la réalité de l'action, en identifiant ou en construisant ces unités par des opérations répétitives, la vérité que 2 plus 2 n'est jamais autre chose que 4 ne pourrait pas être contredite.

« Raison et Analyse » (“*Reason and Analysis*”), pp. 427-31 ; sur le fondement constructiviste de l'arithmétique, en particulier, voir Lorenzen, « Introduction à la Logique Opérationnelle et aux Mathématiques » („*Einführung in die operative Logik und Mathematik*“) ; idem, « Pensée Méthodique » („*Methodisches Denken*“), chapitres 6, 7 ; idem, « Logique Normative et Éthique » (“*Normative Logic and Ethics*”), chapitre 4 ; sur le fondement constructiviste de l'analyse classique, voir P. Lorenzen, « Différentielle et Intégrale : Une Introduction Constructive à L'Analyse Classique » („*Differential und Integral: Eine konstruktive Einführung in die klassische Analysis*“) (Francfort / M. : Akademische Verlagsgesellschaft, 1965) ; pour une brillante critique générale du formalisme mathématique, voir Kambartel, « Expérience et Structure » („*Erfahrung und Struktur*“), chapitre 6, spé. pp. 236-42 ; sur la non-pertinence du fameux théorème de Gödel pour une arithmétique fondée de manière constructive, voir P. Lorenzen, « Métamathématique » („*Metamathematik*“) (Mannheim : Bibliographisches Institut, 1962) ; aussi Ch. Thiel, « Le Problème du Raisonnement des Mathématiques et de la Philosophie » („*Das Begründungsproblem der Mathematik und die Philosophie*“), in F. Kambartel et J. Mittelstrass, éd., « Au Fondement Normatif de la Science » („*Zum normativen Fundament der Wissenschaft*“), spé. pp. 99-101.

La démonstration de K. Gödel — qui, en guise de preuve, soutient d'ailleurs plutôt qu'elle ne mine la prétention rationaliste de la possibilité d'un savoir *a priori* — démontre seulement que le plan pré-formaliste de Hilbert ne peut être mené à bien parce que pour démontrer la cohérence de certaines théories axiomatiques, il faut avoir une métathéorie avec des moyens encore plus forts que ceux formalisés dans la théorie initiale elle-même. Chose intéressante, les difficultés du plan formaliste avaient déjà conduit le vieux Hilbert, plusieurs années avant la preuve de Gödel de 1931, à reconnaître la nécessité de réintroduire une interprétation substantielle des mathématiques à la Kant, qui donnerait à ses axiomes une base et une justification totalement indépendantes de toutes les preuves de cohérence formelle. Voir Kambartel, « Expérience et Structure » („*Erfahrung und Struktur*“), pp. 185-87.

⁶³ Des exemples de ce genre sont utilisés par Karl Popper pour « réfuter » l'idée rationaliste voyant les règles de l'arithmétique comme des lois de la réalité. Voir Karl Popper, « Conjectures et Réfutations » (“*Conjectures and Refutations*”) (Londres : Routledge et Kegan Paul, 1969), p. 211.

En outre, la vieille revendication rationaliste qualifiant la géométrie, c'est-à-dire la géométrie euclidienne, de *a priori* et pourtant incorporant aussi des connaissances empiriques sur l'espace, devient également compatible, ouvrant notre regard des contraintes praxéologiques sur la connaissance. Depuis la découverte des géométries non-euclidiennes et en particulier depuis la théorie relativiste de la gravitation d'Einstein, la position dominante en matière de géométrie est à nouveau empiriste et formaliste. Elle conçoit la géométrie soit comme faisant partie de la physique empirique, *a posteriori*, soit comme formalisme empiriquement dénué de sens. Pourtant, que la géométrie soit fictive ou soumise pour toujours à des tests empiriques semble être inconciliable avec le fait que la géométrie euclidienne est le fondement de l'ingénierie et de la construction, et que personne ne pense jamais que de telles propositions sont juste hypothétiques.⁶⁴ Voir la connaissance comme praxéologiquement contrainte explique pourquoi la vision empirico-formaliste est incorrecte et pourquoi le succès empirique de la géométrie euclidienne n'est pas un simple accident. La connaissance spatiale est également incluse dans la signification de l'action. L'action est l'emploi d'un corps physique dans l'espace. Sans l'action, il ne pourrait y avoir aucune connaissance des relations spatiales ni aucune mesure. Mesurer, c'est relier quelque chose à une norme. Sans normes, il n'y a pas de mesure ; et il n'y a donc aucune mesure qui puisse jamais réfuter la norme. Évidemment, la norme ultime doit être fournie par les normes qui soutiennent la réalisation des mouvements corporels dans l'espace et la réalisation d'instruments de mesure au moyen de son corps et conformément aux principes des constructions spatiales qui lui sont internes. La géométrie euclidienne, comme Paul Lorenzen l'a expliqué en particulier, n'est ni plus ni moins que la reconstruction des normes idéales qui soutiennent notre conception de formes fondamentales homo-

⁶⁴ Voir également à ce sujet Mises, « Les Fondements Ultimes de la Science Économique » (*The Ultimate Foundation of Economic Science*), pp. 12-14.

gènes telles que les points, les lignes, les plans et les distances, qui sont de façon plus ou moins parfaite, mais toujours perfectible, incorporés ou réalisés même dans nos instruments les plus primitifs de mesure spatiale, comme une tige de mesure. Naturellement, ces normes et implications normatives ne peuvent être réfutées par le résultat d'une quelconque mesure empirique. Au contraire, leur validité cognitive est matérialisée par le fait que ce sont elles qui permettent des mesures physiques dans l'espace. Toute mesure réelle doit déjà pré-supposer la validité des normes conduisant à la construction de ses étalons de mesure. C'est en ce sens que la géométrie est une science *a priori* ; et qu'elle doit simultanément être considérée comme une discipline empiriquement significative, car elle n'est pas seulement la condition préalable à toute description spatiale empirique, elle est aussi la condition préalable à toute orientation active dans l'espace.⁶⁵

⁶⁵ Sur le caractère aprioristique de la géométrie euclidienne, voir Lorenzen, « Pensée Méthodique » („*Methodisches Denken*“), chapitres 8 et 9 ; idem, « Logique Normative et Éthique » („*Normative Logic and Ethics*“), chapitre 5 ; H. Dingler, « Les Bases de la Géométrie » („*Die Grundlagen der Geometrie*“) (Stuttgart : Enke, 1933) ; sur la géométrie euclidienne comme présupposition nécessaire de mesures objectives, c'est-à-dire intersubjectivement communicables, et notamment de toute vérification empirique des géométries non euclidiennes (après tout, les lentilles des télescopes qu'on utilise pour confirmer la théorie d'Einstein sur la structure non-euclidienne de l'espace physique doivent elles-mêmes être construites selon les principes euclidiens) ; voir Kambartel, « Expérience et Structure » („*Erfahrung und Struktur*“), pp. 132-33 ; P. Janich, « La Proto-Physique du Temps » („*Die Protophysik der Zeit*“) (Mannheim : Bibliographisches Institut, 1969), pp. 45-50 ; idem, « Unicité, Cohérence et Ordre Méthodique » („*Eindeutigkeit, Konsistenz und methodische Ordnung*“), dans F. Kambartel et J. Mittelstrass, éd., « Au Fondement Normatif de la Science » („*Zum normativen Fundament der Wissenschaft*“).

À la suite de Hugo Dingler, Paul Lorenzen et d'autres membres de la soi-disant école d'Erlangen ont mis au point un système de proto-physique qui contient toutes les présuppositions *a priori* de la physique empirique, hormis la géométrie, la chronométrie et l'hylométrie (c'est-à-dire la mécanique classique sans gravitation, ou mécanique « rationnelle »). « La géométrie, la chronométrie et l'hylométrie sont des théories *a priori* qui rendent possibles les mesures empiriques de l'espace, du temps et de la matière. Elles doivent être établies avant que la physique, au sens moderne d'une science empirique, avec des champs hypothétiques de forces, puisse débiter. Par consé-

Compte tenu de la reconnaissance du caractère praxéologique de la connaissance, ces éclairages quant à la nature de la logique, de l'arithmétique et de la géométrie deviennent intégrés et part d'un système de dualisme épistémologique.⁶⁶ La justification ultime de cette position dualiste, c'est-à-dire l'affirmation qu'il y a deux domaines de recherche intellectuelle qui peuvent être compris *a priori* comme nécessitant des méthodes de traitement et d'analyse catégoriquement distinctes, se trouvent aussi dans la nature praxéologique de la connaissance. Cela explique pourquoi nous devons faire la différence entre un domaine d'objets qui est catégorisé de manière causale et un domaine qui est lui catégorisé de manière téléologique.

J'ai déjà brièvement indiqué lors de ma discussion de la praxéologie que la *causalité* est une catégorie de l'action. L'idée de causalité selon laquelle il existe des causes constantes, invariantes dans le temps, qui permettent de projeter des observations passées sur la relation des événements dans le futur est quelque chose (comme le remarqua Hume) qui n'a aucune base observationnelle. On ne peut pas observer le lien entre les observations. Même si on le pouvait, une telle observation ne le prouverait pas comme lien invariable dans le temps. Plutôt, le principe de causalité doit être vu comme implicite dans notre compréhension de l'action en tant qu'interférence avec le monde observationnel avec l'intention de détourner le cours « naturel » des événements afin de produire un état de choses différent et préféré, c'est-à-dire de faire se produire des choses qui autrement ne se produiraient pas, et présuppose ainsi la notion d'événements liés les uns aux autres par des causes opératoires invariantes dans le temps. Un acteur peut se tromper en ce qui concerne ses hypothèses

quent, je voudrais donner à ces disciplines un nom commun : la proto-physique. » Lorenzen, « Logique Normative et Éthique » (*Normative Logic and Ethics*), p. 60

⁶⁶ Sur la nature fondamentale du dualisme épistémologique, voir aussi Mises, « Théorie et Histoire » (*Theory and History*), p. 1-2.

particulières quant à quelle interférence précédente produit quel résultat. Mais, réussie ou non, toute action, changée ou inchangée à la lumière de son succès ou de son échec précédent, présuppose qu'il existe des événements constamment connectés *en soi*, même si aucune cause particulière d'un événement particulier ne peut jamais être connue préalablement d'un quelconque acteur. Sans une telle hypothèse, il serait impossible de catégoriser deux ou plusieurs expériences d'observation comme se réfutant ou se confirmant plutôt que de les interpréter comme des événements logiquement incommensurables. Ce n'est que du fait de l'existence de causes opératoires invariantes dans le temps est déjà supposée qu'on peut rencontrer des cas confirmant ou infirmant des indices observationnels, ou qu'un acteur peut apprendre quoi que ce soit de l'expérience passée en classant ses actions comme réussies et en confirmant certaines connaissances antérieures, ou comme infructueuses et en les infirmant. C'est juste en agissant et en distinguant les succès des échecs que la validité *a priori* du principe de causalité est établie ; même si l'on essayait, on ne pourrait pas réussir à réfuter sa validité.⁶⁷

⁶⁷ Sur le caractère aprioristique de la catégorie de causalité, voir Mises, « L'Action Humaine » (*"Human Action"*), chapitre 1 ; Hoppe, « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » (*„Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung“*) ; idem, « La Recherche Fondée sur des Principes scientifiques causaux est-elle possible en Sciences sociales ? » (*"Is Research Based on Causal Scientific Principles Possible in the Social Sciences?"*) ; sur le principe de causalité en tant que présupposé nécessaire, en particulier aussi sur le principe d'indétermination de la physique quantique et l'idée fondamentale fautive qui sous-tend l'interprétation du principe de Heisenberg comme invalidant le principe de causalité, voir Kambartel, « Expérience et Structure » (*„Erfahrung und Struktur“*) ; pp. 138-40 ; Hoppe, « À la Défense du Rationalisme Extrême » (*"In Defense of Extreme Rationalism"*), note de bas de page 36. En fait, c'est précisément le fait praxéologique indiscutable que des actes de mesure distincts ne peuvent être exécutés que séquentiellement qui explique la possibilité même de prédictions irréductiblement probabilistes, plutôt que déterministes, caractéristique de la physique quantique ; et cependant, pour effectuer toute expérience dans le domaine de la mécanique quantique, et en particulier répéter deux ou plusieurs expériences et affirmer que tel est le cas, la validité du principe de causalité doit évidemment déjà être présupposée.

En comprenant ainsi la causalité comme un présupposé nécessaire de l'action, il est aussi immédiatement impliqué que son champ d'application doit alors être démarqué *a priori* de celui de la catégorie de la téléologie. En effet, les deux catégories sont strictement exclusives et complémentaires. L'action présuppose une réalité observationnelle structurellement causale, mais la réalité de l'action que nous pouvons comprendre comme nécessitant une telle structure n'est pas elle-même structurellement causale. Plutôt, il s'agit d'une réalité qui doit être catégorisée de façon téléologique comme comportement significatif et orienté vers un but précis. En fait, on ne peut ni nier ni opposer l'idée qu'il existe deux domaines de phénomènes catégoriquement différents, puisque de telles tentatives devraient présupposer des événements liés causalement en tant qu'actions qui se produisent dans la réalité observationnelle, ainsi que l'existence de phénomènes reliés intentionnellement plutôt que causalement, afin d'interpréter de tels événements d'observation comme ayant le sens de nier quelque chose. Ni un monisme causal, ni un monisme téléologique ne peuvent être justifiés sans se heurter à une contradiction flagrante : affirmer physiquement l'une ou l'autre des positions et prétendre dire quelque chose de significatif ce faisant, l'affaire est faite d'une complémentarité indiscutable des deux, un domaine de phénomènes causaux *et* téléologiques.⁶⁸

⁶⁸ Sur la nécessaire complémentarité des catégories de causalité et de téléologie, voir Mises, « L'Action Humaine » (*"Human Action"*), p. 25 ; idem, « Les Fondements Ultimes de la Science Économique » (*"The Ultimate Foundation of Economic Science"*) pp. 6-8 ; Hoppe, « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » (*"Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung"*) ; idem, « La Recherche Fondée sur des Principes scientifiques causaux est-elle possible en Sciences sociales ? » (*"Is Research Based on Causal Scientific Principles Possible in the Social Sciences?"*) ; aussi G. v. Wright, « Norme et Action » (*"Norm and Action"*) (Londres : Routledge et Kegan Paul, 1963) ; idem, « Explication et Compréhension » (*"Explanation and Understanding"*) (Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 1971) ; K. O. Apel, « L'Explication : Comprendre la Controverse dans une Vue Transcendantale-

Tout ce qui n'est pas action doit nécessairement être catégorisé de manière causale. Il n'y a rien *a priori* à connaître sur cet ensemble de phénomènes sauf qu'il est structuré causalement — et qu'il est structuré selon les catégories de logique propositionnelle, arithmétique et géométrique.⁶⁹ Tout ce qu'il y d'autre à savoir de ce champ de phénomènes doit être dérivé d'observations contraintes et représente donc une connaissance *a posteriori*. En particulier, toute connaissance de plusieurs événements observationnels spécifiques étant causalement liés ou non est une connaissance *a posteriori*. Évidemment, le champ des phénomènes décrits de cette manière coïncide (plus ou moins) avec ce qui est habituellement considéré comme le domaine des sciences naturelles empiriques.

En revanche, tout ce qui est une action doit être catégorisé de manière téléologique. Ce domaine des phénomènes est également contraint par les lois de la logique et de l'arithmétique. Mais il n'est pas contraint par les lois de la géométrie telles qu'intégrées dans nos instruments de mesure des objets spatialement étendus, parce que les actions n'existent pas hors des interprétations subjectives des choses observables ; et donc elles doivent être identifiées par une compréhension réfléchie plutôt que par des mesures spatiales. Les actions ne sont pas non plus des événements liés de manière causale, mais des événements qui sont connectés de manière significative dans un cadre catégorique de moyens et de fins.

On ne peut savoir *a priori* quelles sont ou seront les valeurs *spécifiques*, les choix et les coûts d'un acteur donné. Cela tomberait entièrement dans le champ de la connaissance empirique, *a posteriori*. En fait, quelle action particulière un acteur s'apprête à entreprendre dépendra de sa connaissance de la réalité observationnelle et/ou de la réalité des actions des autres acteurs. Et il serait manifestement impossible de con-

Pragmatique » („Die Erklären: Verstehen Kontroverse in transzendental-pragmatischer Sicht“) (Frankfurt / M. : Suhrkamp, 1979).

⁶⁹ Plus précisément encore : il est structuré selon les catégories de la logique, de l'arithmétique et de la proto-physique (y compris la géométrie). Voir la note 65 ci-dessus.

cevoir de tels états de la connaissance comme prévisibles sur la base de causes opérationnelles invariantes dans le temps. Un acteur sachant ne peut prédire ses connaissances futures avant de les avoir réellement acquises, et il démontre, simplement en faisant la distinction entre les prédictions réussies et les non réussies, qu'il doit se concevoir comme capable d'apprendre des expériences inconnues de façons encore inconnues. Ainsi, le savoir concernant le cours particulier des actions n'est que *a posteriori*. Et puisqu'un tel savoir devraient inclure le savoir propre de l'acteur — comme élément nécessaire de toute action dont chaque changement peut avoir une influence sur une action particulière choisie — la connaissance téléologique doit aussi nécessairement être reconstitutive, ou connaissance historique. Elle ne donnerait que des explications *ex-post* qui n'auraient pas d'incidence systématique sur la prédiction des actions futures, car, en principe, les futurs états de la connaissance ne pourraient jamais être prédits sur la base de causes empiriques continuellement en opération. Il est évident qu'une telle délimitation d'une branche de la science de l'action *a posteriori* et reconstitutive correspond à la description habituelle de disciplines telles que l'histoire et la sociologie.⁷⁰

Ce qui *est* connu pour être vrai *a priori* concernant le champ de l'action, et ce qui devrait alors contraindre toute explication historique ou sociologique est ceci : d'une part, une telle explication, qui aurait essentiellement à reconstituer le savoir d'un acteur, devrait invariablement être une reconstitution en termes de connaissance des fins et des moyens, des choix et des coûts, des profits et des pertes et ainsi de suite. Et d'autre part, puisque ce sont d'évidence les catégories de la praxéologie telles qu'elles furent conçues par Mises, toute explication de ce genre doit aussi être contrainte par les lois

⁷⁰ Sur la logique de l'histoire et de la sociologie en tant que disciplines reconstitutives, voir en plus des travaux de Mises mentionnés au début de ce chapitre Hoppe, « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » („*Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung*“), chapitre 2.

de la praxéologie. Et comme ces lois sont, comme je l'ai déjà expliqué, des lois *a priori*, elles doivent aussi opérer comme contraintes logiques sur tout cours d'action futur. Elles sont valables indépendamment de tout état de connaissance spécifique qu'un acteur aurait pu acquérir, du simple fait que quel que soit cet état, il doit être décrit en termes de catégories d'actions. Et se référant aux actions en tant que telles, les lois de la praxéologie doivent alors coïncider avec toutes les connaissances prédictives qu'il peut y avoir dans le domaine de la science de l'action. En fait, en ignorant pour le moment que le statut de la géométrie en tant que science *a priori* était finalement fondé sur notre compréhension de l'action, et sous cet angle la praxéologie devrait alors être considérée comme la discipline cognitive la plus fondamentale, le rôle particulier de la praxéologie au sein de l'ensemble du système de l'épistémologie peut être compris comme quelque peu analogue à celui de la géométrie. La praxéologie est pour le champ de l'action ce qu'est la géométrie euclidienne au champ des observations (non-actions). De même que la géométrie, intégrée à nos instruments de mesure, contraint la structure spatiale de la réalité observationnelle, la praxéologie contraint l'éventail des choses pouvant être expérimentées dans le domaine des actions.⁷¹

IV

En établissant ainsi la place de la praxéologie proprement dite, j'ai bouclé la boucle en exposant le système de la philosophie rationaliste comme fondé en dernier ressort sur l'axiome de l'action. Mon objectif ici fut de réaffirmer la déclaration de Mises selon laquelle l'économie est la praxéolo-

⁷¹ Sur le caractère catégorique distinctif de la théorie praxéologique, de l'histoire et de la sociologie et sur les contraintes logiques que la praxéologie impose à la recherche historique et sociologique, ainsi que sur les prédictions sociales et économiques, voir Mises, « L'Action Humaine » (*"Human Action"*), pp. 51-59, 117-18 ; Hoppe, « À la Défense du Rationalisme Extrême » (*"In Defense of Extreme Rationalism"*).

gie ; que la thèse de la praxéologie est indiscutable ; et que les interprétations empiristes ou historicistes-herméneutiques de l'économie sont des doctrines contradictoires. Et mon objectif fut d'indiquer que l'éclairage misessien envers la nature de la praxéologie fournit également la base même sur laquelle la philosophie rationaliste traditionnelle peut être reconstruite avec succès, et systématiquement intégrée.

Pour le philosophe rationaliste, cela semblerait impliquer qu'il devrait tenir compte de la praxéologie. Car c'est précisément l'angle des contraintes praxéologiques sur la structure de la connaissance qui fournit le chaînon manquant dans sa défense intellectuelle contre le scepticisme et le relativisme. Pour l'économiste de la tradition de Mises, cela signifie, je le prétends, qu'il devrait explicitement reconnaître sa place dans la plus large tradition du rationalisme occidental ; et qu'il devrait apprendre à incorporer les acquis fournis par cette tradition pour construire une thèse encore plus impressionnante et profonde en faveur de la praxéologie et de l'économie autrichienne que celle bâtie par le grand Mises lui-même.

LECTURES RECOMMANDÉES

Block, Walter, « Sur le 'Sur la Méthodologie Autrichienne' de Robert Nozick » (“*On Robert Nozick's 'On Austrian Methodology'*”). *Inquiry* 23 (1980).

Martin Hollis et Edward Nell, « L'Homme Économique Rationnel » (“*Rational Economic Man: A Philosophical Critique of Neo-Classical Economics*”). Cambridge : Cambridge University Press, 1975.

Hoppe, Hans-Hermann, « Critique de la Recherche Sociale par Science Causale » („Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung. Untersuchungen zur Grundlegung von Soziologie und Ökonomie.“). Opladen : Westdeutscher Verlag, 1983.

— « La Recherche Fondée sur des Principes scientifiques causaux est-elle possible en Sciences sociales ? » (“*Is Research Based on Causal Scientific Principles Possible in the Social Sciences?*”). *Ratio* 25, n° 1 (1983).

— « À la Défense du Rationalisme Extrême » (“*In Defense of Extreme Rationalism*”). *Review of Austrian Economics* 3 (1988).

— « Une Théorie du Socialisme et du Capitalisme » (“*A Theory of Socialism and Capitalism*”). Kluwer Academic Publishers, 1989.

— « Sur la Praxéologie et les Fondements Praxéologiques de l'Épistémologie et de l'Éthique » (“*On Praxeology and the Praxeological Foundations of Epistemology and Ethics*”). In Llewellyn H. Rockwell, Jr., ed., *The Meaning of Ludwig von Mises*. Auburn, Ala. : Ludwig von Mises Institute, 1989.

— « Économie et Éthique de la Propriété Privée » (“*The Economics and Ethics of Private Property*”). Kluwer Academic Publishers, 1993. Kirzner, Israel M. *The Economic Point of View*. Kansas City, Kans. : Sheed and Ward, 1976.

Lavoie, Don, « De Hollis et Nell à Hollis et Mises » (“*From Hollis and Nell to Hollis and Mises*”). *Journal of Libertarian Studies*, I, n° 4 (1977).

Mises, Ludwig von, « Problèmes Épistémologiques de l'Économie » (*Epistemological Problems of Economics*). New York : New York University Press, 1981.

— « L'Action Humaine » (*Human Action: A Treatise on Economics*). Chicago : Henry Regnery, 1966; Partie 1.

— « Théorie et Histoire » (*Theory and History*). Washington, D.C. : Ludwig von Mises Institute, [1969] 1985.

— « Les Fondements Ultimes de la Science Économique » (*The Ultimate Foundation of Economic Science*). Kansas City, Kans. : Sheed Andrews and McMeel, 1978.

Rizzo, Mario, « Praxéologie et Économétrie : Une Critique de l'Économie Positiviste » (*Praxeology and Econometrics: A Critique of Positivist Economics*). In Louis M. Spadaro, ed., *New Directions in Austrian Economics*. Kansas City, Kans. : Sheed Andrews and McMeel, 1978.

Robbins, Lionel, « La Nature et la Signification de la Science Économique » (*The Nature and Significance of Economic Science*). New York : New York University Press, 1984.

Rothbard, Murray N., « Praxéologie : Réponse à M. Schuller » (*Praxeology: Reply to Mr. Schuller.*). *American Economic Review*, Décembre 1951.

— « À la Défense de l'Apriorisme Extrême » (*In Defense of Extreme Apriorism*). *Southern Economic Journal* 23, n° 3 (Janvier 1957).

— « Homme, Économie et État » (*Man, Economy, and State*), 2 Vols. Los Angeles : Nash 1970 [1962], Chapitre 1.

— « Praxéologie : La Méthodologie de l'Économie Autrichienne » (*Praxeology: The Methodology of Austrian Economics*). In Edwin Dolan, cd., *The Foundations of Modern Austrian Economics*. Kansas City Kans. : Sheed and Ward, 1976.

— « Individualisme et Philosophie des Sciences Sociales » (*Individualism and the Philosophy of the Social Sciences*). San Francisco : Cato Institute, 1979.

Selgin, George, « Praxéologie et Compréhension : Une Analyse de la Controverse en Économie Autrichienne » (*Praxeology and Understanding: An Analysis of the Controversy in Austrian Economics*). *Review of Austrian Economics* 2 (1987).

Strigl, Richard von, « Les Catégories Économiques et l'Organisation de l'Économie » („*Die ökonomischen Kategorien und die Organisation der Wirtschaft*“). Iena : Gustav Fischer, 1923.

